

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE

DISCOURS

PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE PAR

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POUR LA RÉCEPTION DE

M. BRIEUX

Le 12 mai 1910.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

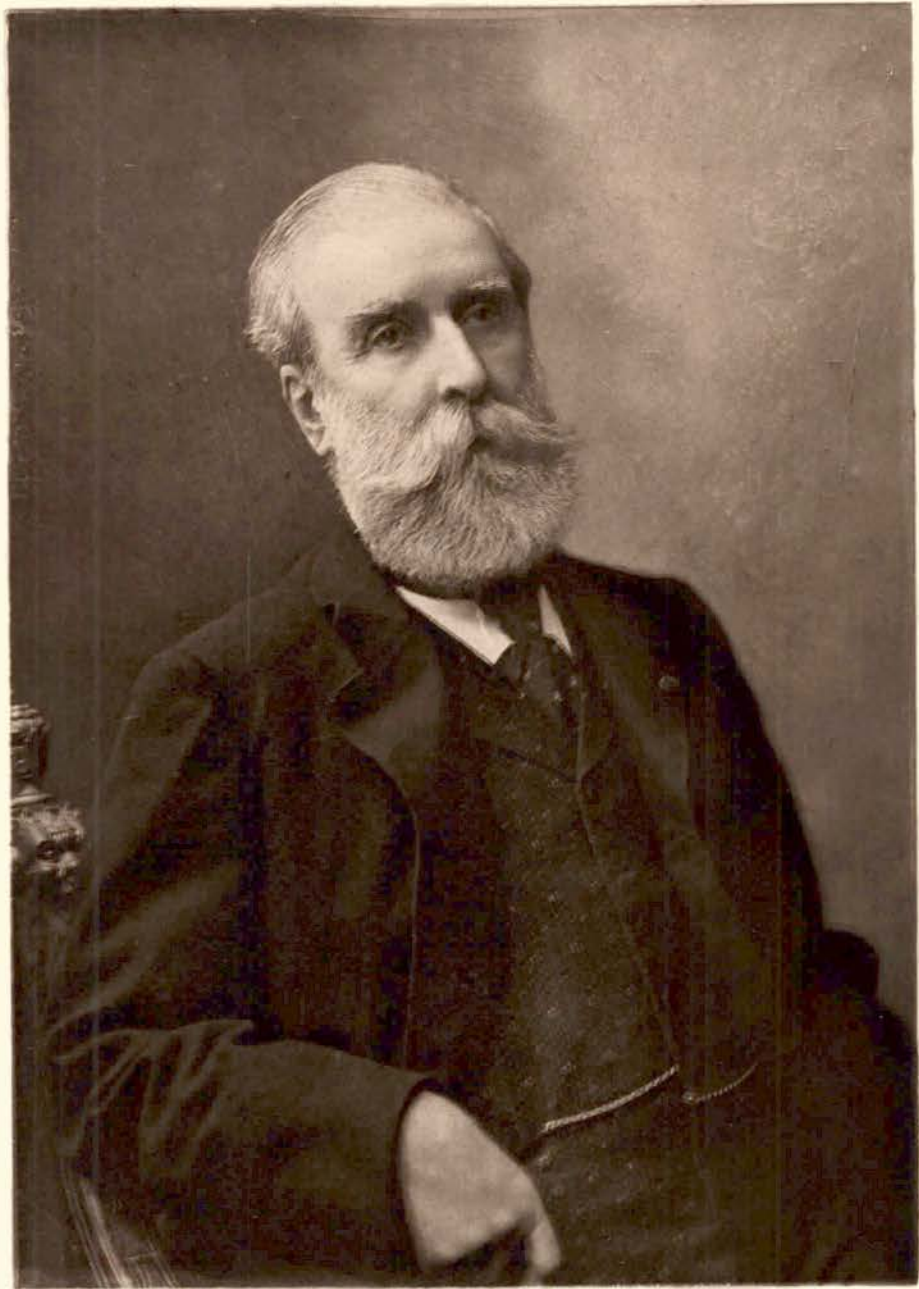
M D CCCC X

INSTITUT.
1910. — 8.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165454



Héliog Dujardin

Phot. Bert

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE

M. BRIEUX ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. LUDOVIC HALÉVY, y est venu prendre séance le 12 mai 1910 et a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS,

A quinze ans, à un âge où les ambitions ont le droit d'être déraisonnables, j'écrivais ma première pièce de théâtre — une pièce à thèse bien entendu — et je me promettais d'occuper, un jour, la place où je suis en ce moment. Vous le dire, c'est vous avouer la joie que vous m'avez causée en m'admettant parmi vous et c'est vous faire entrevoir quelle peut être ma gratitude.

Mais je ne puis me contraindre assez pour vous cacher que cette joie est singulièrement assombrie par l'absence

de celui qui, m'honorant de son estime, avait été un de mes introducteurs auprès de vous, et qui, à l'heure où je parle, devait être à côté de moi. D'autres célébreront plus tard la noblesse de son talent, sa générosité de pensée, ses enthousiasmes; je ne puis ici, moi, que me souvenir des qualités de son cœur et vous dire mon grand chagrin d'avoir perdu, avec Melchior de Vogüé, une amitié qui me rendait fier.

.
Messieurs, je ne manque pas assez de modestie pour ignorer que mon rêve d'enfant serait resté un rêve si je n'avais offert à votre bienveillance que mes seuls mérites littéraires. Et comme, d'autre part, je ne saurais vraiment vous faire l'injure de suspecter votre jugement, ni d'en paraître trop surpris puisque je l'ai sollicité, j'explique ma présence ici par l'intention que vous avez eue de marquer votre sympathie, non pas à ce que j'ai réalisé mais à ce que j'ai tenté. Sans doute encore, et surtout, il vous a plu d'adresser un geste amical à la classe ouvrière d'où je sors et qui n'a, le plus souvent, entendu de paroles flatteuses que de la bouche de ceux qui voulaient obtenir d'elle le droit de la gouverner.

Je suis donc un homme heureux, et voici que je viens de me découvrir au moins ce trait de ressemblance avec mon illustre prédécesseur. Ludovic Halévy n'a pas, non plus, reculé devant un aveu semblable lorsqu'il vous adressa son remerciement dont voici la première phrase : « On m'a souvent reproché d'être un homme heureux, et je n'ai jamais fait difficulté de reconnaître que cette accusation était pleinement justifiée. » Et certes, dès sa première

enfance, Ludovic Halévy fut promis au bonheur et au succès.

Dans ce palais même de l'Institut où son grand-père maternel, Hippolyte Lebas, remplissait les fonctions d'architecte, il naquit le 31 décembre 1833, mais on ne déclara son arrivée en ce monde que le 1^{er} janvier 1834, afin, suivant une courante expression, de lui faire gagner une année. Ce fut la première preuve qu'il reçut de la sollicitude attentive des siens.

Ludovic Halévy appartenait à une famille académique. Son père, à la vérité, Messieurs, ne fut pas des vôtres, mais il reçut de vos mains plusieurs récompenses, et fut sous-bibliothécaire de l'Institut. Son oncle, Fromental Halévy, l'auteur de la *Juive*, fut secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts; enfin, son grand-père maternel, Hippolyte Lebas, était membre de la même Académie. Vous reconnaîtrez déjà la douceur, la bonté et la piété familiale de celui que j'ai l'agréable tâche de louer aujourd'hui, dans cette jolie phrase d'apparence ingénue qu'il écrivit un jour : « J'ai eu le bonheur d'être le fils de mon père, le neveu de mon oncle, le petit-fils de mon grand-père. »

Ces trois hommes célèbres formèrent son esprit et lui préparèrent ses victoires. Le bonheur lui vint des admirables femmes, modèles de grande culture et de dévouement éclairé, qui furent l'ornement, la grâce, la dignité et la clarté de son existence : de sa mère et de sa sœur, lesquelles, selon le mot d'un de ses proches, « ne vécurent que pour lui ».

A trente ans, il épousa la fille de Bréguet, membre libre de l'Académie des Sciences, initiateur de la télégraphie électrique en France, collaborateur d'Arago, d'Yvon Villarceau et de Graham Bell. Pendant toute sa vie, Halévy eut auprès de lui cette gardienne vigilante de son bonheur, cette femme supérieure dont je ne puis parler davantage parce qu'elle ne le permettrait point. Il est une seule louange qu'elle ne m'interdira pas, c'est celle qui consiste à évoquer ici les deux fils aux noms déjà connus et respectés qui furent la joie et l'orgueil des dernières années de leur père. Depuis son berceau jusqu'à sa tombe, Ludovic Halévy fut ainsi enveloppé de tendresses; il était imprégné de bonté et trouvait plaisir à laisser rayonner de lui, pour le profit de tous, ce qu'il avait reçu des siens.

On peut dire qu'il fut destiné au théâtre par eux : son prénom est le titre d'un opéra-comique dont la musique, commencée par Hérold, fut achevée par Fromental Halévy, en 1833. On peut dire aussi qu'ils le vouèrent au succès, car il poussa ses premiers cris, il esquissa son premier sourire dans une atmosphère enfiévrée de triomphe : c'est en 1835 que fut donnée la première représentation de la *Juive* qui reçut un accueil enthousiaste, et l'heureux enfant avait deux ans lorsque l'entrée de son oncle à l'Académie des Beaux-Arts vint donner une joie de plus à cette famille déjà comblée.

Né à l'Institut, ce qu'il aimait à rappeler, Ludovic Halévy vécut sa première jeunesse au milieu des peintres

et des sculpteurs déjà célèbres composant une colonie assez nombreuse, installée à l'intérieur même du palais, dans les locaux dont votre Bibliothèque s'est récemment emparée et qui n'étaient pas tous confortables si l'on en juge par les plaintes souvent touchantes adressées à l'architecte et que les Archives nationales nous ont conservées.

Les plus grands artistes se contentaient alors de cette hospitalité de l'État, car à cette époque, on chassait encore le lièvre dans la plaine Monceau. Horace Vernet n'eut pas d'autre domicile de 1845 à 1863; Pradier avait fait sa première demande d'admission en 1819 et mourut en 1852 dans le local qui lui avait été attribué; il faut ajouter à cette liste le nom d'Isabey et celui de Delacroix, bien que ce dernier n'ait été l'hôte de l'Institut que pendant un an; celui de Paul Delaroche, qui se désista de ses droits en 1849, au profit de M^{me} Lecomte, sœur d'Horace Vernet, son beau-père. Nommons encore le baron Gérard, Heim, Granet, Duret, Robert Fleury et surtout Etex, un des sculpteurs de l'Arc de Triomphe, à qui l'abri que sa fécondité et son talent avaient cependant bien mérité fut retiré sur un rapport de police qui le dénonçait comme professant les idées démagogiques les plus avancées. Etex répondit par une lettre pleine de fierté, encore inédite, je crois, et dans laquelle, avec une intuition qu'auraient pu lui envier bien des hommes politiques, il dénonçait à son tour Napoléon perçant encore une fois sous Bonaparte.

On vivait en famille. Les soirs d'été, on se réunissait dans la dernière cour, et l'on se reposait des travaux de la journée en fumant des pipes romantiques encore. Les

mœurs étaient d'une telle simplicité que Ludovic Halévy accompagnait parfois, le matin, la servante qui allait à la Seine puiser l'eau pour les besoins quotidiens de la famille. Et l'on peut imaginer, autour du vieux puits que tout le monde connaît, de jolis bavardages entre les femmes de ces grands hommes qui n'avaient pas tous la modeste servante du petit bourgeois. Certes, Ludovic Halévy flânait par là. Il s'empressait aussi dans la grande cour, où les gardes nationaux se livraient à l'exercice... à sept heures du matin, lorsqu'en septembre les jours étaient devenus trop courts pour que les commerçants du quartier pussent apprendre le maniement du fusil après la fermeture de leurs magasins.

C'est dans ce bâtiment sévère, c'est dans cette atmosphère grave que le jeune Ludovic Halévy passait ses journées. Ses soirées, il les vivait en famille encore, mais dans un milieu beaucoup moins austère, à l'Opéra, où son oncle Fromental était chef de chant. « J'allais presque tous les soirs, écrit-il, entendre le premier acte de tous les opéras. » Il put ainsi applaudir M^{me} Viardot, l'Alboni et Sophie Cruvelli, il dut assister aux adieux du ténor Duprez, aux premières représentations de *Lucie*, du *Prophète* et de *Sapho*, et même à celle de *Nizida ou les Amazones des Açores*. Le corps de ballet, dont il devait être un des historiographes, fut, vers cette époque, en pleine révolution par suite de la réforme qui permit à M^{lles} Cardinal et à leurs amies de danser en travesti, ce qui, jusque-là n'était admis que pour les premiers rôles. Nous pouvons nous représenter Ludovic Halévy assistant à la sortie des artistes, des choristes, danseuses, marcheuses,

comparses et figurantes « dans un passage obscur, à peu près souterrain, débouchant sur la rue Drouot, chemin couvert, humide et sale ». « C'est là, dit Castil-Blaze, qu'à minuit, trois ou quatre fois par semaine, une porte en bois blanc tourne sur ses gonds, sans que le jeune enthousiaste des séductions, des féeries de l'Opéra ait pu se douter de sa destination. C'est de ce vomitoire ignoble que s'échappent, encapuchonnées dans des burnous, manteaux, camails, châles, surcots, tartans, crispins de tout âge et de toute couleur, les pieds ferrés de socques, le col entouré de fourrures, ces déités de l'Olympe, ces nymphes des bois, ces willis, ces naïades, ces péris enchanteresses tout à l'heure l'objet de votre admiration passionnée. »

Tout ce qui, à un premier examen, peut apparaître contradictoire entre la vie et l'œuvre de Ludovic Halévy, entre sa réserve personnelle et sa gaité d'écrivain, entre ses vertus familiales et le choix du monde où son observation s'exerça de préférence, entre l'austérité de ses mœurs et la liberté de celles qu'il a décrites, entre sa ponctualité, sa prudence, son ordre, entre ses belles qualités bourgeoises, pour essayer de mieux dire d'un mot, et l'indépendance morale de ses personnages, tout cela, peut-être, doit s'expliquer par l'influence des deux milieux si différents où il reçut ses premières impressions : les couloirs de l'Institut et les coulisses de l'Opéra.

Mais le quai Conti et le boulevard n'enferment pas l'univers. Pour un Français, il y a encore la province. Voyons comment les événements la firent connaître à

Ludovic Halévy. Avant qu'il eût dix-huit ans révolus, il quittait le lycée Louis-le-Grand pour se voir attaché au cabinet du secrétaire général du ministère d'État. Son grand ami de toujours, Prévost-Paradol, écrit de lui, à Gréard, dans les termes suivants :

« Ce Ludovic, que tu connais, goûte aussi de la province, mais en souverain et dans une allure héroï-comique. Il est secrétaire de M. Villemain, — frère du vrai, — conseiller d'État en mission; et tous les deux inspectent avec une majestueuse lenteur — six mois — un quart de la France, les vingt-deux départements du Sud-Ouest de notre malheureux pays. C'est une curieuse et instructive revue pour mon Ludovic que cette course de préfectures, que ce défilé d'autorités brodées et quêteuses; chaque village veut être ville, chaque coucou locomotive; que de désirs inassouvis, que de manières d'être ambitieux! Ludovic est amusé par cette fantasmagorie; il ne sera pas gâté par les honneurs civils et militaires dont on comble son brillant uniforme. Il a trop d'esprit pour se prendre au sérieux, lui et tout le reste. » Au retour de ce voyage, Halévy entra au ministère de l'Algérie. Il y fut un fonctionnaire parfait, bien noté, respecté, objet d'un rapide avancement.

L'une de ses deux fées, la fée officielle et grave, semblait triompher. Mais l'autre, sournoisement, se vengea et s'assura la victoire, en faisant rencontrer à Ludovic Halévy un maigre et falot chef d'orchestre du Théâtre-Français, qui s'appelait... Jacques Offenbach.

L'Opérette allait naître. Et la collaboration qui devait d'abord produire *Orphée aux Enfers* s'ébaucha aux Champs-

Élysées, — naturellement — dans un petit théâtre de plein air, petit, si petit que pendant les répétitions les auteurs écoutaient parfois, sous les marronniers voisins, les paroles et la musique de leur œuvre. La fée de la Sagesse-Apparente riposta en glissant dans l'esprit d'Halévy la peur que l'Administration lui tînt rancune de ses succès profanes, et Halévy n'osa pas signer. L'autre fée frappa un grand coup. Elle donna à son filleul bien-aimé la protection du duc de Morny; lequel écrivit la musique d'un vaudeville, intitulé *Le Mari sans le savoir*, et dont les paroles étaient de Léon et Ludovic Halévy, du père et du fils. L'année suivante, le duc de Morny, qui se dissimulait — le moins possible — sous le nom de M. de Saint-Rémy, collabora avec Ludovic seul. Il en est résulté un vaudeville en un acte : *Monsieur Choufleury restera chez lui*, dont le succès fut tel que le jeune auteur reçut presque aussitôt sa nomination de rédacteur au Corps législatif. Peu de temps après, la bonne Marraine, qu'on pourrait décidément appeler la Fée des Trois-Rencontres, mit en présence, devant le perron des Variétés — elle savait ce qu'elle faisait! — Henri Meilhac et Ludovic Halévy. Le 17 décembre 1864, ce même théâtre donnait la première représentation de la *Belle Hélène*, et la fée vaincue reconnut galamment sa défaite en obtenant la croix pour Ludovic Halévy qui fut décoré comme chef de bureau. Il démissionna bientôt. Son sort était fixé et l'on peut désormais écrire l'histoire de sa vie en étudiant son œuvre dramatique dont la valeur compromettra plus d'une fois l'exactitude du mot de La Bruyère : « Il n'y a pas de chef-d'œuvre à deux. »

Il me faut, Messieurs, vous faire un aveu. Je n'ai jamais vu représenter aucune des opérettes de Meilhac et Halévy, et je ne les connaissais guère que par leurs titres. En les lisant, je viens de passer par plusieurs états que je vais ingénument vous exposer. J'ai débuté par *Orphée aux Enfers*. Le souci d'être vrai m'oblige à confesser que je n'en ai d'abord reçu aucune joie. C'est que la connaissance des dieux de l'antiquité ne m'a pas été imposée dès l'enfance à travers l'horreur qu'inspiraient à la plupart des élèves le thème grec et la version latine. Je n'ai jamais été puni pour avoir mal traduit Virgile, et Homère ne m'a point valu de pensum. Et c'est peut-être parce que leurs noms ne sont liés dans mon esprit au souvenir d'aucun gros chagrin d'enfant que je n'ai pas connu, à voir bafouer les dieux de l'Olympe, ce secret plaisir intérieur qu'ont pu ressentir ceux qui leur gardent quelque rancune des sévérités de la classe et qui, en écoutant les irrévérences d'*Orphée aux Enfers*, peuvent croire qu'ils assistent à une tentative de mise au point.

Je n'éprouvai pas non plus le sentiment particulier provoqué par la gouaillerie qui s'efforce aux dépens de divinités pour lesquelles on a jadis professé un respect dont on s'est libéré. Afin de conserver toute sa puissance, la verve railleuse doit s'exercer sur ce qui fut un objet de vénération et il faut avoir conservé un reste de foi pour goûter toute la saveur d'un blasphème. Au fond, la parodie est une forme atténuée de la vengeance.

A l'âge où j'ai librement découvert les beautés de l'admirable mythologie grecque, j'entrevois déjà que toute idole est sanctifiée parce qu'on a prié devant elle et que

toute religion mérite notre piété, si elle offrit pendant un certain temps, à l'humanité affolée et misérable, un apaisement, une consolation et une espérance.

Plus qu'aucun autre, peut-être, et certainement avec excès, Ludovic Halévy fut élevé dans l'admiration de l'antiquité grecque. Je veux dire qu'autour de lui vivaient, nombreux, des enthousiasmes classiques. Son père avait traduit les odes d'Horace et mettait en vers français sous ce titre : *La Grèce tragique*, les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Il arriva même, plus tard, que Léon et Ludovic Halévy, la même année, firent revivre au théâtre le même personnage, Oreste : le père dans *Électre*, tragédie en quatre actes, en vers, représentée à l'Odéon, et le fils dans la *Belle Hélène* dont nous aurons à reparler.

Essayait-il d'échapper aux dieux et aux héros qui hantaient le domicile familial, pensait-il à se réfugier dans cette troisième cour de l'Institut où s'éclairaient les ateliers d'artistes, le jeune Ludovic rencontrait Heim, et Heim n'a pas dû manquer de lui parler du *Thésée chez le Minotaure* qui lui avait valu le prix de Rome. Si, fuyant l'obsession, Halévy se glissait dans l'atelier d'Etex, il se heurtait à d'énormes blocs de marbre d'où devaient sortir les deux statues de *Pâris* et d'*Hélène* destinées à la cour de l'ancien Louvre; et s'il se retournait pour se soustraire au cauchemar, cherchant des sujets plus modernes, il avait à contempler le tableau qu'Etex peignait pour se reposer de sculpter et qui représentait Eurydice. Fertile en ressources, Halévy, dans un suprême effort et prêt au

sacrifice, demandait-il à M. Ingres de lui faire apprécier son talent de violoniste, le grand artiste, après avoir cédé à ce désir, ne pouvait laisser oublier au jeune lycéen qu'il avait peint, lui, Monsieur Ingres, les *Ambassadeurs d'Agamemnon* et croyait « en avoir dit assez, je pense, en disant ce nom ». Alors Halévy éprouva le besoin de crier, le besoin impérieux de faire un pied de nez à l'Olympe et il écrivit *Orphée aux Enfers*. Il avait résolu d'être irrévérencieux et il le fut. Puis, satisfait, soulagé, il se reposa et prépara la *Belle Hélène*.

Au premier examen, on est porté à croire que le succès en a été dû, au moins dans ce qu'il a eu d'éclatant, à la secousse que produit dans l'esprit le rapprochement inattendu de deux ordres d'idées entre lesquelles le temps semblait avoir mis une définitive et infranchissable barrière. Hermione, pour nous, c'est l'amoureuse névrosée de Pyrrhus et la criminelle par passion. Si l'on nous dit qu'elle collectionne des timbres-poste ou si l'on nous montre le bouillant Achille cherchant à deviner une charade dont le mot est locomotive, on fait agir un des éléments essentiels et infaillibles du rire, c'est-à-dire la mise en activité simultanée, dans notre cerveau, de deux cellules qui, d'habitude, ne sont pas excitées en même temps.

Une étude plus attentive nous montre, dans la *Belle Hélène*, d'autres éléments de succès, et de plus nobles. Il s'y cachait, sous le travestissement du passé, une satire assez mordante des choses contemporaines. C'est à cette même satire que la *Grande-Duchesse de Gérolstein* dut encore son attrait. La *Grande-Duchesse*, c'est la raillerie du favoritisme militaire et de l'autorité brandissant un sabre. L'un

de vous, Messieurs, a pu, d'autre part, s'étonner du nombre de plaisanteries anti-cléricales que renferme le rôle de Calchas. Enfin la bêtise prêtée aux rois grecs, aux deux Ajax, à Agamemnon, « le roi des rois, » voire à l'impétueux Achille, est tout de même peu respectueuse de la force armée et de l'idée monarchique. On ne s'y trompait pas, d'ailleurs, même en 1867, et le pamphlétaire qui devait contribuer à renverser l'Empire écrivait alors, dans son compte rendu de la *Grande-Duchesse* : « Ce qui m'a particulièrement séduit, c'est la façon cavalière dont on y traite les gens haut placés. On vous y caricature les ambassadeurs et on vous y bouscule les altesses avec un sans-façon rare. » Devons-nous en conclure que le théâtre d'Halévy contient un ferment révolutionnaire? Cette pensée eût indigné peut-être, et à coup sûr bien étonné l'auteur de l'*Abbé Constantin*. Mais les dieux choisissent parfois des porte-voix inconscients.

Ce triomphe, d'ailleurs eut encore d'autres raisons plus cachées. A travers toutes les opérettes d'Halévy le comique voisine avec la grâce. Dans la *Belle Hélène* le charme est peut-être plus constamment présent que dans toutes les autres. Il semble que les vieilles légendes sacrées aient imposé à l'auteur, malgré lui, leur poésie et leur douceur, et qu'il lui ait été impossible de les évoquer en les dépouillant tout à fait de leur impérissable beauté.

Hélène, telle que nous l'ont montrée Meilhac et Halévy, n'est, si l'on réfléchit, indigne ni de pitié ni de sympathie. Elle est une victime de la fatalité, ainsi que le dit si bien le grand prêtre Calchas. A celui de qui elle reçut le présent d'une pomme dans les circonstances que

l'on sait, Vénus promet l'amour de la plus belle femme du monde, c'est-à-dire d'Hélène. Cette Phèdre de l'opérette est mariée et voudrait rester honnête :

Nous naissons toutes soucieuses
De garder l'honneur de l'époux...

dit-elle. Mais que pourra sa bonne volonté puisqu'elle a contre elle les dieux...

Les dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.

Elle se débat cependant contre leur irrésistible puissance :
« Ah! mon ami, dit-elle, que je souffre! Quels combats!... quels déchirements!...

Oh! malheureuses que nous sommes.
Beauté! fatal présent des cieux...

« Les dieux! ce sont eux qui veulent ma perte... » Pour un peu elle ajouterait :

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée...

Et elle lutte, bien qu'elle sache la lutte inutile. Mais, combattre, sans espérer la victoire, n'est-ce pas l'essence même de l'héroïsme? Si c'est de l'héroïsme, Hélène est héroïque! Pour se défendre contre Paris, ne va-t-elle pas, d'ailleurs, jusqu'à s'envelopper d'une robe montante... après dîner! Bien mieux, elle refuse d'abord de voir le fils de Priam et si elle le reçoit cependant, c'est pour ne pas donner à penser qu'elle a peur de lui; et si elle se laisse tomber dans ses bras, c'est qu'elle croit rêver et

partisan de l'empire ou de la royauté. Mais Halévy mettait en pratique la noble devise du grand philosophe-poète Jean-Marie Guyau : « Tout aimer pour tout comprendre, tout comprendre pour tout pardonner. » La première partie de *Criquette* montre également quelle sympathie il éprouvait pour ce peuple parisien si ignoré, si calomnié, dont le plus grand défaut et le moins signalé est la vanité qu'ont fait naître et qu'ont développée en lui les flatteries des politiciens. Tant de promesses non réalisées, tant de beaux rêves suivis de réveils sans soulagement, tant d'efforts qui paraissent inutiles ont suscité dans nos faubourgs l'idée que le suffrage universel a fait faillite, ou du moins qu'il n'a, comme toutes les révolutions, profité qu'à la classe bourgeoise. C'est par un mode de groupement d'où la politique est exclue, par l'action syndicale, puissante dès ses débuts, mystérieuse et inquiétante dans son avenir, que le peuple désabusé, résolu à ne plus compter que sur lui-même, entend désormais arriver, sans secours supérieur, à la conquête de sa place au soleil. Puisse-t-il ne pas voir surgir de ses propres rangs des chefs qui deviendront des maîtres, puisse-t-il ne pas s'apercevoir un jour qu'il aura seulement déplacé la tyrannie en cherchant la liberté.

Je m'excuse, Messieurs, de cette digression, mais je pense que, tout de même, si Halévy écrivait aujourd'hui la *Famille Cardinal*, il lui faudrait introduire dans le dialogue des petites danseuses une série de mots à son époque imprévus, tels que : revendications ouvrières, journée de huit heures, droit de grève, etc. Et c'est peut-être là, après tout, une marque du progrès.

A décrire les mœurs d'alors qui étaient moins sévères, Halévy refusa de s'indigner. En philosophe indulgent et apitoyé, il se bornait à sourire. La révolte de certains se serait traduite par des déclamations, mais Halévy avait horreur de tout ce qui était bruyant, et il pensa sans doute qu'il serait suffisant de montrer les actes de cette singulière famille, pour exprimer tout ce qu'ils avaient provoqué en lui de dégoût et d'aversion.

J'arrive enfin à l'*Abbé Constantin*. C'est un des plus grands succès de librairie de notre époque, puisque trois cents éditions ne l'auront pas épuisé. Et ce livre doux, rose, tendre, qu'on a pu accuser d'être trop doux, trop rose, trop tendre, c'est — je supplie qu'on ne s'étonne pas avant d'avoir entendu mes explications — c'est un acte de courage. Qu'on se reporte, en effet, à l'époque où il a été publié, en 1882. Le naturalisme faisait rage. Émile Zola fut, comme chacun sait, un des derniers romantiques. Et si la poésie est la transposition et l'exaltation de la vérité, c'est par la quantité de poésie qu'ils contiennent que des livres comme *Germinal* ont imposé à l'admiration générale les œuvres du grand ouvrier de lettres. Mais une horde d'épigones, incapables de se hausser à ce niveau, avides seulement de succès, crurent que la peinture inutilement répugnante de certains milieux, la description bassement exacte de certains gestes leur assureraient, à eux aussi, la faveur du public. Ils ne se trompèrent pas complètement, hélas ! et la basse littérature de cette époque déversa dans l'âme des foules un flot véritablement trop abondant d'immondices, et distribua

œuvres, plus personnelles, des raisons plus directes de l'aimer. Il faut lire les deux volumes intitulés *L'Invasion* et *Notes et souvenirs* pour savoir combien il fut ému par les malheurs de la France. Le premier de ces ouvrages, dans sa sobriété, possède la valeur d'un document. C'est l'histoire racontée par ceux qui la font sans s'en apercevoir; et l'on pense, en le lisant, au récit de la bataille de Waterloo dans le beau livre de ce Stendhal pour lequel Halévy professait une si grande admiration.

Il prenait de l'agrément à la compagnie des petites gens. Au cours de ce même volume de *Notes et souvenirs* il raconte avec un visible plaisir ses conversations avec une marchande de journaux, avec un boucher, avec le marchand d'images qui a sa petite boutique sous le porche de Notre-Dame-des-Victoires, avec les mères des danseuses de l'Opéra, le donneur d'eau bénite de Saint-Séverin et un cocher de tramway. Il aimait le peuple. Il se sentait attiré vers lui. Il se plaisait à s'instruire de la vie des humbles, à les questionner sur leurs métiers, à connaître leurs sentiments et leurs opinions. Sans doute, tout le monde peut essayer de causer avec le peuple, mais ceux-là seuls y réussissent, chez lesquels un instinct lui fait deviner autre chose qu'une condescendance que la curiosité seule essaye de rendre moins hautaine. Il fallait avoir mérité et gagné sa confiance pour le connaître au point de pouvoir écrire cette courte nouvelle que je considère comme un chef-d'œuvre et qui est intitulée *L'Insurgé*. C'est l'histoire lamentable d'un pauvre hère dont le malheur est, comme il le dit lui-même, d'être né du mau-

vais côté de la barricade. Insurgé, il reçut la médaille de Juillet en 1830, après l'attaque du Louvre, et les compliments de M. de Lamartine, devant l'Hôtel de Ville, le soir du 24 février 1848. On lui dit alors, à lui et à ses compagnons, qu'ils étaient de grands citoyens, des héros. En Juin, il reprit son fusil. Cette fois-là il fut, non pas hissé sur le pavois, mais arrêté et envoyé à Cayenne. Il commença à ne plus comprendre. Ce n'était pas, pour lui, une raison de cesser d'agir. Gracié, il revient en France à la fin de l'Empire : « J'étais, dit-il, de cette petite troupe qui a donné l'assaut à la caserne des pompiers de la Villette... Seulement, là, on a fait une bêtise. On a tué un pompier sans nécessité. J'ai été pris, jeté en prison, mais le gouvernement du Quatre-Septembre nous a mis en liberté, d'où j'ai conclu que nous avons bien fait d'attaquer cette caserne et de tuer ce pompier, même sans nécessité. » Et comme il avait l'insurrection dans le sang, il fut de la Commune. « Maintenant, déclare-t-il au conseil de guerre qui va le juger, vous me dites que cette insurrection-là n'était pas légitime... C'est possible, mais je ne sais pas trop pourquoi... Je recommence à m'embrouiller, moi, dans ces insurrections qui sont un devoir et dans ces insurrections qui sont un crime. Je ne vois pas bien la différence. »

Par ce portrait de l'Insurgé, où l'on devine tant de compréhension, de clairvoyance et de pitié, Halévy a répondu à l'avance à ceux qui eussent été peinés de voir en M. Cardinal, Homais détestable et père proxénète, un républicain se réclamant de Voltaire et de Rousseau, alors que, sans plus ni moins de justice, on eût pu en faire un

ces sources limpides, cachées à deux pas du chemin sous de frais ombrages; celui qui vous ignore continue à marcher d'un pied fatigué et tombe épuisé sur la route; celui qui vous connaît, nymphes bienfaisantes, accourt à vous, rafraîchit son front brûlant et rajeunit en vous son cœur. Vous êtes éternellement belles, éternellement pures, élémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime. Vous nous donnez le repos, et si nous savons vous adorer avec une âme reconnaissante vous y ajoutez, par surcroît, quelque gloire. Qu'il se lève d'entre les morts et qu'il accuse, celui que vous avez trompé.»

Et, souvent, l'auteur de la *Belle Hélène* répétait : « Salut, lettres chéries, douces et puissantes consolatrices, ...élémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime. »

On m'a raconté qu'un jour de ses dernières années, Ludovic Halévy étant, lui aussi, sur son balcon à respirer au frais, quelques jeunes comédiennes vinrent à passer rue de Douai, devant sa maison, le reconnurent, et le saluèrent en criant : « Vive Halévy ! » Ce tableau gracieux me paraît renfermer toute la valeur d'un symbole. Halévy s'était éloigné de l'activité publique; il s'était retiré, chez lui, dans son cabinet de travail avec les livres qu'avait remarqués Leconte de Lisle, et, bien qu'il ne fût point las, il s'était assis avec dignité à son foyer où le bonheur était fixé par la tendresse des siens et par sa propre bonté. Il ne se désintéressait pas de ceux qui étaient encore aux prises avec les hasards de la lutte dans l'agitation de la rue, et il aimait à les suivre des yeux. Il

ne pensait pas, comme le poète ancien, qu'il est doux, pendant la tempête, de regarder, de la terre ferme, les périls d'autrui. Fier, à juste titre, d'avoir laissé, pour de plus jeunes fronts, des lauriers que sa main eût encore pu cueillir, il regardait passer la vie à ses pieds, avec une sympathie souriante, et suivant l'expression d'un moderne,

Se penchait, attendri, sur tout effort humain.

Les belles filles qui, d'en bas, tendaient vers lui leurs mains armées de violettes, lui jetaient le cri reconnaissant de la jeunesse qu'il avait comprise et chantée, lui adressaient, dans son repos, le salut de ceux et de celles qui entraient dans les incertitudes de l'avenir, et, par leurs vivats, exaltaient son œuvre légère et charmante, bienveillante et gaie, qui durera aussi longtemps qu'en France il y aura des hommes qui aimeront et des femmes qui se laisseront aimer.

les nausées avec, tout de même, trop de générosité. Des littérateurs pleins de talent, estimables ceux-là puisqu'ils faisaient œuvre d'artistes et obéissaient à d'autres préoccupations que celle d'éberluer le bourgeois, crurent mieux montrer la vérité en n'en décrivant que les verrues sans s'apercevoir qu'ils se bornaient à déplacer l'erreur qu'ils voulaient combattre. Pour toutes ces raisons, et d'autres encore, il y eut, dans les lettres françaises, à ce moment, une furie d'abaissement, un raz de marée de pessimisme auquel résista l'homme de bonne éducation qu'était Ludovic Halévy. Il osa s'exposer aux quolibets, aux railleries, aux injures, lot habituel de ceux qui se mettent en travers d'un courant, et il eut le courage d'écrire un livre où tout le monde était bon, chaste, trop généreux, trop délicat. Alors que d'autres, flaireurs de vent, orientèrent leur talent dans le sens de l'ouragan qui passait, firent lâchement la part du feu, lui, parmi les brandisseurs de scalpels et de microscopes, parmi les sculpteurs de boue et les peintres d'ordures, il se dressa, un bouquet de fleurs artificielles dans les mains. On l'acclama. On l'acclama parce qu'il était la protestation du goût et de la mesure, du tact et du bon sens, dans un pays dont la supériorité sur les autres pays est précisément due à ces qualités-là.

Subitement en 1892, Halévy cessa de produire. Il posa sa plume et regarda autour de soi. Non que son activité fût épuisée. Il décida d'en faire dorénavant profiter les autres, voilà tout. Il n'y eut nul effort littéraire auquel il ne s'intéressât. Même, il semblait plus attiré vers les ten-

tatives qui s'exerçaient dans un genre tout opposé au sien. Il suffisait d'être sincère pour retenir sa sympathie. Des jeunes hommes virent avec attendrissement ce vieillard robuste et doux se pencher sur leur tâche, s'assimiler leur compréhension de l'art et de la vie, et relever leur courage, les aider d'un conseil, d'une démarche, d'une approbation affectueuse. Il avait gardé la plus précieuse faculté, celle sans laquelle l'existence ne serait qu'une désolation : la faculté d'admirer. Il éprouvait une joie juvénile à rencontrer un talent nouveau et il allait alors vers les uns et les autres, prônant sa découverte, satisfait seulement lorsqu'il en avait assuré le succès. Halévy fut l'exemple rare d'un homme à la fois plein d'esprit et de bonté. Il avait le goût de la charité, il se prenait de pitié pour les haïsseurs et il eût volontiers fait sienne la belle parole du fils des Sakyas : « Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle? »

Lorsque Ludovic Halévy eut à prononcer l'oraison funèbre d'un grand homme de lettres qu'il aimait : Edmond About, il se plut à lire les belles phrases qui terminent l'étude consacrée à Lucrèce par leur cher ami commun, Prévost-Paradol. Il me semble, Messieurs, que j'accomplirai pieusement une partie de mon devoir présent si je les répète devant vous. Les voici :

« Salut lettres chéries, douces et puissantes consolatrices. Depuis que notre race a commencé à balbutier ce qu'elle sent et ce qu'elle pense, vous avez comblé le monde de vos bienfaits; mais le plus grand de tous, c'est la paix que vous pouvez répandre en nos âmes. Vous êtes comme

œuvres, plus personnelles, des raisons plus directes de l'aimer. Il faut lire les deux volumes intitulés *L'Invasion* et *Notes et souvenirs* pour savoir combien il fut ému par les malheurs de la France. Le premier de ces ouvrages, dans sa sobriété, possède la valeur d'un document. C'est l'histoire racontée par ceux qui la font sans s'en apercevoir; et l'on pense, en le lisant, au récit de la bataille de Waterloo dans le beau livre de ce Stendhal pour lequel Halévy professait une si grande admiration.

Il prenait de l'agrément à la compagnie des petites gens. Au cours de ce même volume de *Notes et souvenirs* il raconte avec un visible plaisir ses conversations avec une marchande de journaux, avec un boucher, avec le marchand d'images qui a sa petite boutique sous le porche de Notre-Dame-des-Victoires, avec les mères des danseuses de l'Opéra, le donneur d'eau bénite de Saint-Séverin et un cocher de tramway. Il aimait le peuple. Il se sentait attiré vers lui. Il se plaisait à s'instruire de la vie des humbles, à les questionner sur leurs métiers, à connaître leurs sentiments et leurs opinions. Sans doute, tout le monde peut essayer de causer avec le peuple, mais ceux-là seuls y réussissent, chez lesquels un instinct lui fait deviner autre chose qu'une condescendance que la curiosité seule essaye de rendre moins hautaine. Il fallait avoir mérité et gagné sa confiance pour le connaître au point de pouvoir écrire cette courte nouvelle que je considère comme un chef-d'œuvre et qui est intitulée *L'Insurgé*. C'est l'histoire lamentable d'un pauvre hère dont le malheur est, comme il le dit lui-même, d'être né du mau-

vais côté de la barricade. Insurgé, il reçut la médaille de Juillet en 1830, après l'attaque du Louvre, et les compliments de M. de Lamartine, devant l'Hôtel de Ville, le soir du 24 février 1848. On lui dit alors, à lui et à ses compagnons, qu'ils étaient de grands citoyens, des héros. En Juin, il reprit son fusil. Cette fois-là il fut, non pas hissé sur le pavois, mais arrêté et envoyé à Cayenne. Il commença à ne plus comprendre. Ce n'était pas, pour lui, une raison de cesser d'agir. Gracié, il revient en France à la fin de l'Empire : « J'étais, dit-il, de cette petite troupe qui a donné l'assaut à la caserne des pompiers de la Villette... Seulement, là, on a fait une bêtise. On a tué un pompier sans nécessité. J'ai été pris, jeté en prison, mais le gouvernement du Quatre-Septembre nous a mis en liberté, d'où j'ai conclu que nous avons bien fait d'attaquer cette caserne et de tuer ce pompier, même sans nécessité. » Et comme il avait l'insurrection dans le sang, il fut de la Commune. « Maintenant, déclare-t-il au conseil de guerre qui va le juger, vous me dites que cette insurrection-là n'était pas légitime... C'est possible, mais je ne sais pas trop pourquoi... Je recommence à m'embrouiller, moi, dans ces insurrections qui sont un devoir et dans ces insurrections qui sont un crime. Je ne vois pas bien la différence. »

Par ce portrait de l'Insurgé, où l'on devine tant de compréhension, de clairvoyance et de pitié, Halévy a répondu à l'avance à ceux qui eussent été peïnés de voir en M. Cardinal, Homais détestable et père proxénète, un républicain se réclamant de Voltaire et de Rousseau, alors que, sans plus ni moins de justice, on eût pu en faire un

partisan de l'empire ou de la royauté. Mais Halévy mettait en pratique la noble devise du grand philosophe-poète Jean-Marie Guyau : « Tout aimer pour tout comprendre, tout comprendre pour tout pardonner. » La première partie de *Criquette* montre également quelle sympathie il éprouvait pour ce peuple parisien si ignoré, si calomnié, dont le plus grand défaut et le moins signalé est la vanité qu'ont fait naître et qu'ont développée en lui les flatteries des politiciens. Tant de promesses non réalisées, tant de beaux rêves suivis de réveils sans soulagement, tant d'efforts qui paraissent inutiles ont suscité dans nos faubourgs l'idée que le suffrage universel a fait faillite, ou du moins qu'il n'a, comme toutes les révolutions, profité qu'à la classe bourgeoise. C'est par un mode de groupement d'où la politique est exclue, par l'action syndicale, puissante dès ses débuts, mystérieuse et inquiétante dans son avenir, que le peuple désabusé, résolu à ne plus compter que sur lui-même, entend désormais arriver, sans secours supérieur, à la conquête de sa place au soleil. Puisse-t-il ne pas voir surgir de ses propres rangs des chefs qui deviendront des maîtres, puisse-t-il ne pas s'apercevoir un jour qu'il aura seulement déplacé la tyrannie en cherchant la liberté.

Je m'excuse, Messieurs, de cette digression, mais je pense que, tout de même, si Halévy écrivait aujourd'hui la *Famille Cardinal*, il lui faudrait introduire dans le dialogue des petites danseuses une série de mots à son époque imprévus, tels que : revendications ouvrières, journée de huit heures, droit de grève, etc. Et c'est peut-être là, après tout, une marque du progrès.

A décrire les mœurs d'alors qui étaient moins sévères. Halévy refusa de s'indigner. En philosophe indulgent et apitoyé, il se bornait à sourire. La révolte de certains se serait traduite par des déclamations, mais Halévy avait horreur de tout ce qui était bruyant, et il pensa sans doute qu'il serait suffisant de montrer les actes de cette singulière famille, pour exprimer tout ce qu'ils avaient provoqué en lui de dégoût et d'aversion.

J'arrive enfin à l'*Abbé Constantin*. C'est un des plus grands succès de librairie de notre époque, puisque trois cents éditions ne l'auront pas épuisé. Et ce livre doux, rose, tendre, qu'on a pu accuser d'être trop doux, trop rose, trop tendre. c'est — je supplie qu'on ne s'étonne pas avant d'avoir entendu mes explications — c'est un acte de courage. Qu'on se reporte, en effet, à l'époque où il a été publié, en 1882. Le naturalisme faisait rage. Émile Zola fut, comme chacun sait, un des derniers romantiques. Et si la poésie est la transposition et l'exaltation de la vérité, c'est par la quantité de poésie qu'ils contiennent que des livres comme *Germinal* ont imposé à l'admiration générale les œuvres du grand ouvrier de lettres. Mais une horde d'épigones, incapables de se hausser à ce niveau, avides seulement de succès, crurent que la peinture inutilement répugnante de certains milieux, la description bassement exacte de certains gestes leur assureraient, à eux aussi, la faveur du public. Ils ne se trompèrent pas complètement, hélas ! et la basse littérature de cette époque déversa dans l'âme des foules un flot véritablement trop abondant d'immondices, et distribua

les nausées avec, tout de même, trop de générosité. Des littérateurs pleins de talent, estimables ceux-là puisqu'ils faisaient œuvre d'artistes et obéissaient à d'autres préoccupations que celle d'éberluer le bourgeois, crurent mieux montrer la vérité en n'en décrivant que les verrues sans s'apercevoir qu'ils se bornaient à déplacer l'erreur qu'ils voulaient combattre. Pour toutes ces raisons, et d'autres encore, il y eut, dans les lettres françaises, à ce moment, une furie d'abaissement, un raz de marée de pessimisme auquel résista l'homme de bonne éducation qu'était Ludovic Halévy. Il osa s'exposer aux quolibets, aux railleries, aux injures, lot habituel de ceux qui se mettent en travers d'un courant, et il eut le courage d'écrire un livre où tout le monde était bon, chaste, trop généreux, trop délicat. Alors que d'autres, flaireurs de vent, orientèrent leur talent dans le sens de l'ouragan qui passait, firent lâchement la part du feu, lui, parmi les brandisseurs de scalpels et de microscopes, parmi les sculpteurs de boue et les peintres d'ordures, il se dressa, un bouquet de fleurs artificielles dans les mains. On l'acclama. On l'acclama parce qu'il était la protestation du goût et de la mesure, du tact et du bon sens, dans un pays dont la supériorité sur les autres pays est précisément due à ces qualités-là.

Subitement en 1892, Halévy cessa de produire. Il posa sa plume et regarda autour de soi. Non que son activité fût épuisée. Il décida d'en faire dorénavant profiter les autres, voilà tout. Il n'y eut nul effort littéraire auquel il ne s'intéressât. Même, il semblait plus attiré vers les ten-

tatives qui s'exerçaient dans un genre tout opposé au sien. Il suffisait d'être sincère pour retenir sa sympathie. Des jeunes hommes virent avec attendrissement ce vieillard robuste et doux se pencher sur leur tâche, s'assimiler leur compréhension de l'art et de la vie, et relever leur courage, les aider d'un conseil, d'une démarche, d'une approbation affectueuse. Il avait gardé la plus précieuse faculté, celle sans laquelle l'existence ne serait qu'une désolation : la faculté d'admirer. Il éprouvait une joie juvénile à rencontrer un talent nouveau et il allait alors vers les uns et les autres, prônant sa découverte, satisfait seulement lorsqu'il en avait assuré le succès. Halévy fut l'exemple rare d'un homme à la fois plein d'esprit et de bonté. Il avait le goût de la charité, il se prenait de pitié pour les haïsseurs et il eût volontiers fait sienne la belle parole du fils des Sakyas : « Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle? »

Lorsque Ludovic Halévy eut à prononcer l'oraison funèbre d'un grand homme de lettres qu'il aimait : Edmond About, il se plut à lire les belles phrases qui terminent l'étude consacrée à Lucrèce par leur cher ami commun, Prévost-Paradol. Il me semble, Messieurs, que j'accomplirai pieusement une partie de mon devoir présent si je les répète devant vous. Les voici :

« Salut lettres chéries, douces et puissantes consolatrices. Depuis que notre race a commencé à balbutier ce qu'elle sent et ce qu'elle pense, vous avez comblé le monde de vos bienfaits; mais le plus grand de tous, c'est la paix que vous pouvez répandre en nos âmes. Vous êtes comme

ces sources limpides, cachées à deux pas du chemin sous de frais ombrages; celui qui vous ignore continue à marcher d'un pied fatigué et tombe épuisé sur la route; celui qui vous connaît, nymphes bienfaisantes, accourt à vous, rafraîchit son front brûlant et rajeunit en vous son cœur. Vous êtes éternellement belles, éternellement pures, clémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime. Vous nous donnez le repos, et si nous savons vous adorer avec une âme reconnaissante vous y ajoutez, par surcroît, quelque gloire. Qu'il se lève d'entre les morts et qu'il accuse, celui que vous avez trompé.»

Et, souvent, l'auteur de la *Belle Hélène* répétait : « Salut, lettres chéries, douces et puissantes consolatrices, ...élémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime. »

On m'a raconté qu'un jour de ses dernières années, Ludovic Halévy étant, lui aussi, sur son balcon à respirer au frais, quelques jeunes comédiennes vinrent à passer rue de Douai, devant sa maison, le reconnurent, et le saluèrent en criant : « Vive Halévy ! » Ce tableau gracieux me paraît renfermer toute la valeur d'un symbole. Halévy s'était éloigné de l'activité publique; il s'était retiré, chez lui, dans son cabinet de travail avec les livres qu'avait remarqués Leconte de Lisle, et, bien qu'il ne fût point las, il s'était assis avec dignité à son foyer où le bonheur était fixé par la tendresse des siens et par sa propre bonté. Il ne se désintéressait pas de ceux qui étaient encore aux prises avec les hasards de la lutte dans l'agitation de la rue, et il aimait à les suivre des yeux. Il

ne pensait pas, comme le poète ancien, qu'il est doux, pendant la tempête, de regarder, de la terre ferme, les périls d'autrui. Fier, à juste titre, d'avoir laissé, pour de plus jeunes fronts, des lauriers que sa main eût encore pu cueillir, il regardait passer la vie à ses pieds, avec une sympathie souriante, et suivant l'expression d'un moderne,

Se penchait, attendri, sur tout effort humain.

Les belles filles qui, d'en bas, tendaient vers lui leurs mains armées de violettes, lui jetaient le cri reconnaissant de la jeunesse qu'il avait comprise et chantée, lui adressaient, dans son repos, le salut de ceux et de celles qui entraient dans les incertitudes de l'avenir, et, par leurs vivats, exaltaient son œuvre légère et charmante, bienveillante et gaie, qui durera aussi longtemps qu'en France il y aura des hommes qui aimeront et des femmes qui se laisseront aimer.

œuvres, plus personnelles, des raisons plus directes de l'aimer. Il faut lire les deux volumes intitulés *L'Invasion* et *Notes et souvenirs* pour savoir combien il fut ému par les malheurs de la France. Le premier de ces ouvrages, dans sa sobriété, possède la valeur d'un document. C'est l'histoire racontée par ceux qui la font sans s'en apercevoir; et l'on pense, en le lisant, au récit de la bataille de Waterloo dans le beau livre de ce Stendhal pour lequel Halévy professait une si grande admiration.

Il prenait de l'agrément à la compagnie des petites gens. Au cours de ce même volume de *Notes et souvenirs* il raconte avec un visible plaisir ses conversations avec une marchande de journaux, avec un boucher, avec le marchand d'images qui a sa petite boutique sous le porche de Notre-Dame-des-Victoires, avec les mères des danseuses de l'Opéra, le donneur d'eau bénite de Saint-Séverin et un cocher de tramway. Il aimait le peuple. Il se sentait attiré vers lui. Il se plaisait à s'instruire de la vie des humbles, à les questionner sur leurs métiers, à connaître leurs sentiments et leurs opinions. Sans doute, tout le monde peut essayer de causer avec le peuple, mais ceux-là seuls y réussissent, chez lesquels un instinct lui fait deviner autre chose qu'une condescendance que la curiosité seule essaye de rendre moins hautaine. Il fallait avoir mérité et gagné sa confiance pour le connaître au point de pouvoir écrire cette courte nouvelle que je considère comme un chef-d'œuvre et qui est intitulée *L'Insurgé*. C'est l'histoire lamentable d'un pauvre hère dont le malheur est, comme il le dit lui-même, d'être né du mau-

vais côté de la barricade. Insurgé, il reçut la médaille de Juillet en 1830, après l'attaque du Louvre, et les compliments de M. de Lamartine, devant l'Hôtel de Ville, le soir du 24 février 1848. On lui dit alors, à lui et à ses compagnons, qu'ils étaient de grands citoyens, des héros. En Juin, il reprit son fusil. Cette fois-là il fut, non pas hissé sur le pavois, mais arrêté et envoyé à Cayenne. Il commença à ne plus comprendre. Ce n'était pas, pour lui, une raison de cesser d'agir. Gracié, il revient en France à la fin de l'Empire : « J'étais, dit-il, de cette petite troupe qui a donné l'assaut à la caserne des pompiers de la Villette... Seulement, là, on a fait une bêtise. On a tué un pompier sans nécessité. J'ai été pris, jeté en prison, mais le gouvernement du Quatre-Septembre nous a mis en liberté, d'où j'ai conclu que nous avions bien fait d'attaquer cette caserne et de tuer ce pompier, même sans nécessité. » Et comme il avait l'insurrection dans le sang, il fut de la Commune. « Maintenant, déclare-t-il au conseil de guerre qui va le juger, vous me dites que cette insurrection-là n'était pas légitime... C'est possible, mais je ne sais pas trop pourquoi... Je recommence à m'embrouiller, moi, dans ces insurrections qui sont un devoir et dans ces insurrections qui sont un crime. Je ne vois pas bien la différence. »

Par ce portrait de l'Insurgé, où l'on devine tant de compréhension, de clairvoyance et de pitié, Halévy a répondu à l'avance à ceux qui eussent été peinés de voir en M. Cardinal, Homais détestable et père proxénète, un républicain se réclamant de Voltaire et de Rousseau, alors que, sans plus ni moins de justice, on eût pu en faire un

partisan de l'empire ou de la royauté. Mais Halévy mettait en pratique la noble devise du grand philosophe-poète Jean-Marie Guyau : « Tout aimer pour tout comprendre, tout comprendre pour tout pardonner. » La première partie de *Criquette* montre également quelle sympathie il éprouvait pour ce peuple parisien si ignoré, si calomnié, dont le plus grand défaut et le moins signalé est la vanité qu'ont fait naître et qu'ont développée en lui les flatteries des politiciens. Tant de promesses non réalisées, tant de beaux rêves suivis de réveils sans soulagement, tant d'efforts qui paraissent inutiles ont suscité dans nos faubourgs l'idée que le suffrage universel a fait faillite, ou du moins qu'il n'a, comme toutes les révolutions, profité qu'à la classe bourgeoise. C'est par un mode de groupement d'où la politique est exclue, par l'action syndicale, puissante dès ses débuts, mystérieuse et inquiétante dans son avenir, que le peuple désabusé, résolu à ne plus compter que sur lui-même, entend désormais arriver, sans secours supérieur, à la conquête de sa place au soleil. Puisse-t-il ne pas voir surgir de ses propres rangs des chefs qui deviendront des maîtres, puisse-t-il ne pas s'apercevoir un jour qu'il aura seulement déplacé la tyrannie en cherchant la liberté.

Je m'excuse, Messieurs, de cette digression, mais je pense que, tout de même, si Halévy écrivait aujourd'hui la *Famille Cardinal*, il lui faudrait introduire dans le dialogue des petites danseuses une série de mots à son époque imprévus, tels que : revendications ouvrières, journée de huit heures, droit de grève, etc. Et c'est peut-être là, après tout, une marque du progrès.

A décrire les mœurs d'alors qui étaient moins sévères, Halévy refusa de s'indigner. En philosophe indulgent et apitoyé, il se bornait à sourire. La révolte de certains se serait traduite par des déclamations, mais Halévy avait horreur de tout ce qui était bruyant, et il pensa sans doute qu'il serait suffisant de montrer les actes de cette singulière famille, pour exprimer tout ce qu'ils avaient provoqué en lui de dégoût et d'aversion.

J'arrive enfin à l'*Abbé Constantin*. C'est un des plus grands succès de librairie de notre époque, puisque trois cents éditions ne l'auront pas épuisé. Et ce livre doux, rose, tendre, qu'on a pu accuser d'être trop doux, trop rose, trop tendre. c'est — je supplie qu'on ne s'étonne pas avant d'avoir entendu mes explications — c'est un acte de courage. Qu'on se reporte, en effet, à l'époque où il a été publié, en 1882. Le naturalisme faisait rage. Émile Zola fut, comme chacun sait, un des derniers romantiques. Et si la poésie est la transposition et l'exaltation de la vérité, c'est par la quantité de poésie qu'ils contiennent que des livres comme *Germinal* ont imposé à l'admiration générale les œuvres du grand ouvrier de lettres. Mais une horde d'épigones, incapables de se hausser à ce niveau, avides seulement de succès, crurent que la peinture inutilement répugnante de certains milieux, la description bassement exacte de certains gestes leur assureraient, à eux aussi, la faveur du public. Ils ne se trompèrent pas complètement, hélas ! et la basse littérature de cette époque déversa dans l'âme des foules un flot véritablement trop abondant d'immondices, et distribua

les nausées avec, tout de même, trop de générosité. Des littérateurs pleins de talent, estimables ceux-là puisqu'ils faisaient œuvre d'artistes et obéissaient à d'autres préoccupations que celle d'éberluer le bourgeois, crurent mieux montrer la vérité en n'en décrivant que les verrues sans s'apercevoir qu'ils se bornaient à déplacer l'erreur qu'ils voulaient combattre. Pour toutes ces raisons, et d'autres encore, il y eut, dans les lettres françaises, à ce moment, une furie d'abaissement, un raz de marée de pessimisme auquel résista l'homme de bonne éducation qu'était Ludovic Halévy. Il osa s'exposer aux quolibets, aux railleries, aux injures, lot habituel de ceux qui se mettent en travers d'un courant, et il eut le courage d'écrire un livre où tout le monde était bon, chaste, trop généreux, trop délicat. Alors que d'autres, flaireurs de vent, orientèrent leur talent dans le sens de l'ouragan qui passait, firent lâchement la part du feu, lui, parmi les brandisseurs de scalpels et de microscopes, parmi les sculpteurs de boue et les peintres d'ordures, il se dressa, un bouquet de fleurs artificielles dans les mains. On l'acclama. On l'acclama parce qu'il était la protestation du goût et de la mesure, du tact et du bon sens, dans un pays dont la supériorité sur les autres pays est précisément due à ces qualités-là.

Subitement en 1892, Halévy cessa de produire. Il posa sa plume et regarda autour de soi. Non que son activité fût épuisée. Il décida d'en faire dorénavant profiter les autres, voilà tout. Il n'y eut nul effort littéraire auquel il ne s'intéressât. Même, il semblait plus attiré vers les ten-

tatives qui s'exerçaient dans un genre tout opposé au sien. Il suffisait d'être sincère pour retenir sa sympathie. Des jeunes hommes virent avec attendrissement ce vieillard robuste et doux se pencher sur leur tâche, s'assimiler leur compréhension de l'art et de la vie, et relever leur courage, les aider d'un conseil, d'une démarche, d'une approbation affectueuse. Il avait gardé la plus précieuse faculté, celle sans laquelle l'existence ne serait qu'une désolation : la faculté d'admirer. Il éprouvait une joie juvénile à rencontrer un talent nouveau et il allait alors vers les uns et les autres, prônant sa découverte, satisfait seulement lorsqu'il en avait assuré le succès. Halévy fut l'exemple rare d'un homme à la fois plein d'esprit et de bonté. Il avait le goût de la charité, il se prenait de pitié pour les haïsseurs et il eût volontiers fait sienne la belle parole du fils des Sakyas : « Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle? »

Lorsque Ludovic Halévy eut à prononcer l'oraison funèbre d'un grand homme de lettres qu'il aimait : Edmond About, il se plut à lire les belles phrases qui terminent l'étude consacrée à Lucrèce par leur cher ami commun, Prévost-Paradol. Il me semble, Messieurs, que j'accomplirai pieusement une partie de mon devoir présent si je les répète devant vous. Les voici :

« Salut lettres chéries, douces et puissantes consolatrices. Depuis que notre race a commencé à balbutier ce qu'elle sent et ce qu'elle pense, vous avez comblé le monde de vos bienfaits; mais le plus grand de tous, c'est la paix que vous pouvez répandre en nos âmes. Vous êtes comme

ces sources limpides, cachées à deux pas du chemin sous de frais ombrages; celui qui vous ignore continue à marcher d'un pied fatigué et tombe épuisé sur la route; celui qui vous connaît, nymphes bienfaisantes, accourt à vous, rafraîchit son front brûlant et rajeunit en vous son cœur. Vous êtes éternellement belles, éternellement pures, élémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime. Vous nous donnez le repos, et si nous savons vous adorer avec une âme reconnaissante vous y ajoutez, par surcroît, quelque gloire. Qu'il se lève d'entre les morts et qu'il accuse, celui que vous avez trompé.»

Et, souvent, l'auteur de la *Belle Hélène* répétait : « Salut, lettres chéries, douces et puissantes consolatrices, ...élémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime. »

On m'a raconté qu'un jour de ses dernières années, Ludovic Halévy étant, lui aussi, sur son balcon à respirer au frais, quelques jeunes comédiennes vinrent à passer rue de Douai, devant sa maison, le reconnurent, et le saluèrent en criant : « Vive Halévy ! » Ce tableau gracieux me paraît renfermer toute la valeur d'un symbole. Halévy s'était éloigné de l'activité publique; il s'était retiré, chez lui, dans son cabinet de travail avec les livres qu'avait remarqués Leconte de Lisle, et, bien qu'il ne fût point las, il s'était assis avec dignité à son foyer où le bonheur était fixé par la tendresse des siens et par sa propre bonté. Il ne se désintéressait pas de ceux qui étaient encore aux prises avec les hasards de la lutte dans l'agitation de la rue, et il aimait à les suivre des yeux. Il

ne pensait pas, comme le poète ancien, qu'il est doux, pendant la tempête, de regarder, de la terre ferme, les périls d'autrui. Fier, à juste titre, d'avoir laissé, pour de plus jeunes fronts, des lauriers que sa main eût encore pu cueillir, il regardait passer la vie à ses pieds, avec une sympathie souriante, et suivant l'expression d'un moderne,

Se penchait, attendri, sur tout effort humain.

Les belles filles qui, d'en bas, tendaient vers lui leurs mains armées de violettes, lui jetaient le cri reconnaissant de la jeunesse qu'il avait comprise et chantée, lui adressaient, dans son repos, le salut de ceux et de celles qui entraient dans les incertitudes de l'avenir, et, par leurs vivats, exaltaient son œuvre légère et charmante, bienveillante et gaie, qui durera aussi longtemps qu'en France il y aura des hommes qui aimeront et des femmes qui se laisseront aimer.

RÉPONSE
DE
M. LE MARQUIS DE SÉGUR
DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
AU DISCOURS
DE
M. BRIEUX

Prononcé dans la séance du 12 mai 1910.

MONSIEUR,

C'est presque une tradition que de représenter l'Académie française sous les traits d'une douairière âgée, vénérable d'ailleurs et portant avec dignité l'auguste fardeau des années. Je crains d'avoir moi-même usé d'une métaphore, dont je dois reconnaître aujourd'hui l'impropriété. Non, une femme n'est pas vieille, lorsqu'elle a des adorateurs, ou, mieux encore, des soupirants qui prétendent à sa main et l'honorent de feux légitimes. Des amoureux, des prétendants, qui donc en a plus que l'Académie ? Peut-être même, en aucun temps, n'en eut-elle

davantage, de tout âge et de toute provenance. Ne venez-vous pas de nous dire que, dès votre quinzième année, vous leviez vos regards vers elle, avec l'ardent désir d'obtenir un jour ses faveurs ? Étant donc jeune, et belle, et recherchée, elle est aussi un peu coquette, et elle se plaît parfois à éprouver légèrement ceux qu'elle aime. De cette malignité, je veux vous donner un exemple. Vous connaissez la répugnance de notre Compagnie à spécialiser les fauteuils ; on vous en a donné sans doute de belles et de subtiles raisons. Détrompez-vous, Monsieur ; vous êtes maintenant des nôtres et je vais tout vous dire. Quand vous voyez dans cette enceinte un mathématicien faire l'éloge d'un poète, un dramaturge l'éloge d'un historien, un historien l'éloge d'un avocat, ne cherchez pas dans ces désignations l'effet de calculs ingénieux ni de combinaisons savantes ; mais songez bien plutôt à ce qu'un tel effort comporte de difficulté pour celui auquel on l'impose, de plaisir délicat pour ceux qui en sont les témoins.

Vous avez paru, il est vrai, échapper à la loi commune. Vous remplacez un de vos pairs, vétéran de l'armée où vous avez conquis si brillamment vos grades ; dramaturge, il vous fut donné de louer un dramaturge. Qui sait pourtant si cette apparente mansuétude ne cachait pas un raffinement, et comme un surcroît de malice ? Mettre l'auteur des *Remplaçantes*, de l'*Engrenage*, des *Avariés* aux prises avec l'auteur de l'*Abbé Constantin*, de *Froufrou*, de la *Belle-Hélène*, quel contraste piquant ! quelle opposition de talents ! et par suite, quel régal pour vos nouveaux confrères, pour le public de fidèles habitués, qui

suivent nos exercices avec une curiosité avertie, — avec aussi, dit-on, un peu de l'intérêt spécial de ce spectateur légendaire, qui se rendait quotidiennement au cirque, dans le secret espoir de voir un jour dévorer le dompteur... Si ce vœu fut jamais formé, ce n'est pas aujourd'hui qu'il aura été exaucé. Vous avez heureusement triomphé de l'épreuve. L'art que vous avez fait paraître à évoquer ici votre prédécesseur a désarmé toutes les critiques, enchanté tous vos auditeurs, et satisfait même vos amis.

Je voudrais m'efforcer à suivre votre exemple, et vous peindre à mon tour. Je sais que l'on a contesté parfois, non sans apparence de raison, l'utilité de raconter sa propre histoire à celui auquel on adresse un compliment de bienvenue, de lui apprendre à quelle date il naquit, à quelle famille il appartient, quelles furent les circonstances et les étapes de sa carrière. Mais ne peut-on pas répliquer que, même hors du théâtre, il est des fictions nécessaires, que le récit, dans la réalité, est destiné moins à l'élu lui-même, qu'à l'assistance rassemblée pour lui faire honneur? Dans votre cas, Monsieur, je découvre une double raison de m'arrêter quelques instants sur votre personnalité : d'abord elle est intéressante, ensuite je la crois mal connue. Par une originalité charmante, vous avez le goût du silence ; vous n'occupez guère les journaux de vos projets, de vos villégiatures ; vous vous garez des reporters avec une vigilance craintive. On parle peu de vous en dehors de vos pièces, et cela vous convient ainsi. Mon excuse pour soulever le voile sous lequel vous vous dérobez, c'est que votre existence est liée étroitement à

votre œuvre, c'est que chacun de vos écrits porte comme l'empreinte de votre âme, et qu'à noter les échelons successifs de votre développement intellectuel et de votre progrès moral, on marque du même coup les degrés de votre ascension vers la renommée littéraire. Ne m'y avez-vous pas d'ailleurs encouragé vous-même, en rappelant tout à l'heure, avec une légitime fierté, votre naissance dans la classe ouvrière ? Mais ce que vous n'avez pas dit, c'est par quel chemin escarpé, au prix de quel vaillant labeur, vous êtes, de l'atelier, monté jusqu'à l'Académie. L'exemple est assez rare pour qu'il vaille d'être mis au jour. Si la mode était, comme jadis, aux édifiants petits recueils que l'on donnait en prix aux élèves des écoles, votre histoire devrait figurer dans un volume à tranches dorées sur les *Enfances célèbres*.

On a dit de vos pièces, et ce n'est nullement un reproche, qu'elles exhalent volontiers un arôme léger de province; vous êtes pourtant né à Paris, d'une famille d'artisans établis au faubourg du Temple, et vos premiers éducateurs, les seuls, je crois, avec ceux de l'école Turgot, que vous ayez connus, furent ceux de l'école communale de votre voisinage, en ces temps arriérés où l'enseignement officiel de l'alphabet et du calcul était encore confié — peut-on y songer sans frémir ? — aux frères de la Doctrine chrétienne. Y fûtes-vous un brillant élève ? Je n'en sais rien, et il n'importe guère. Vous étiez tout au moins studieux, sérieux, déjà méditatif. Les jeux bruyants de vos compagnons d'âge n'avaient guère plus d'attrait pour vous que n'en auront plus tard les folles dissipations

de vos camarades de jeunesse. Orphelin de bonne heure, enfant rêveur et solitaire, vous viviez dans vos songes, prompt à passer de l'enthousiasme à la mélancolie. Vos chagrins personnels, bien loin de vous replier sur vous-même, ajoutaient à votre pitié pour le malheur des autres ; selon l'éloquente expression d'un homme qui vous fut cher, vous aviez « trop de larmes pour vos propres misères ». Cette disposition naturelle, sans doute avivée par l'exemple et l'exhortation de vos maîtres, vous avait enflammé d'une ardente ferveur religieuse, que déjà votre instinct dirigeait vers l'action. Vous avez songé, m'a-t-on dit, à vous faire missionnaire, à catéchiser les sauvages. Mais ce ne fut qu'une velléité passagère ; vous avez bientôt reconnu qu'en Afrique, en Océanie, il n'était plus guère de sauvages, mais qu'il en est beaucoup en France, et vous vous êtes restreint à évangéliser ceux-là. La vérité m'oblige à dire qu'en changeant de sauvages, vous avez changé d'évangile. Peut-être pas autant que vous le croyez vous-même ; car si vous avez, semble-t-il, renoncé aux dogmes précis, vous gardez une âme religieuse, pleine d'un christianisme latent. Sur tant de problèmes douloureux que pose l'état social moderne, vos préoccupations, quelquefois même vos solutions, concordent étrangement avec les paroles qui résonnent sous les voûtes de nos cathédrales. Ce n'est pas sans motif qu'on a pu vous ranger parmi les « prédicateurs de la scène ».

Quand, dans votre quatorzième année, vous quittiez les bancs de l'école, vous n'étiez pas un grand savant ; du moins, ce qui vaut mieux qu'une science élémentaire, vous saviez ce qui vous manquait et vous aviez le goût

d'apprendre. Votre rage de lecture dépassait toute idée. Cette passion absorbait toutes vos économies. Vous lisiez, un peu au hasard, ce qui vous tombait sous la main, non pas pourtant des journaux illustrés ni des romans feuilletons, mais les livres célèbres et, de préférence, les classiques. Vous étiez un des bons clients de cette collection populaire que l'on nommait « la Bibliothèque nationale », et qui, pour la somme de vingt-cinq centimes, mettait à la portée de tous les chefs-d'œuvre de toutes les langues. Le *Faust* de Goethe vous fut révélé de la sorte, et vous en fûtes comme enivré. Vous passiez des nuits à le lire, quelquefois dans votre escalier et à la lueur d'un chétif bec de gaz, pour réduire les frais de chandelle. Un peu plus tard, vous comprîtes la nécessité d'introduire l'ordre et la méthode dans la culture de votre esprit. Vous eûtes même le courage d'entreprendre, tout seul, l'étude du grec et du latin, sans guide, sans professeur, avec l'unique secours des grammaires, des lexiques et des livres de classe. Si vous fûtes vite découragé du grec, plusieurs années durant vous vous acharnâtes au latin; et peut-être, sur ce terrain, auriez-vous l'avantage sur bon nombre de ceux qui sortent du collège avec la patente officielle de l'Université.

C'est de cette période initiale que date en vous l'éveil de la vocation théâtrale. Cette vocation, chose surprenante, ne vous venait pas du dehors, par les oreilles ou par les yeux. Quand pour la première fois, vers l'âge de dix-sept ans, vous pénétrâtes dans une salle de spectacle, depuis longtemps déjà vous étiez auteur dramatique; vous écriviez des pièces à thèse, comme vous venez d'en faire

l'aveu. Sans doute, par une précoce intuition, pressentiez-vous dès lors la place prépondérante que le théâtre occupe dans la société de nos jours. Le nombre de ceux qui lisent est restreint; mais qui ne va pas au spectacle? Le théâtre est, pour bien des gens, toute la littérature; on a pu dire de lui, sans exagération outrée, qu'il est « la dernière religion de la France ». De là l'importance grandissante du rôle de l'auteur dramatique. Il partage avec l'orateur le privilège d'exercer sur la foule une action directe et tangible. Son art, vous l'avez dit un jour, est « le plus merveilleux truchement entre le penseur et les auditeurs, le plus frappant moyen que l'homme ait de communiquer son rêve ». Le vieux dicton *Castigat ridendo mores* a beau être passé de mode, il n'en exprime pas moins une vérité de tous les temps : c'est que, si les mœurs d'une époque ont leur ressemblance sur la scène, la scène, bien plus encore, influe sur les mœurs d'une époque. L'auteur peut, s'il lui plaît, faire, des tréteaux où vivent ses personnages, une chaire ou une tribune d'une incomparable puissance. Et c'est pourquoi, Monsieur, dans votre âme généreuse, le missionnaire défunt a enfanté le dramaturge.

Aux essais juvéniles que je mentionnais tout à l'heure succède un drame sur Bernard Palissy, drame en vers, s'il vous plaît, écrit en collaboration avec un ami de votre âge. Si *Bernard Palissy* ne put être joué en public, il fut tout au moins imprimé, premier acheminement vers la gloire. La série des pièces qui suivirent n'eut pas la même fortune. Vous connûtes l'amertume des manuscrits posés d'une main timide sur la table d'un directeur affable et

majestueux, et retournés trois mois plus tard sans que l'enveloppe en ait été rompue. Vous connûtes l'ironique froideur des grands confrères dont, en dernière ressource, on vient solliciter l'appui. « Jeune homme, vous répondait l'un d'eux, — et non des moins illustres, — jeune homme, la vache enragée est excellente. Vous aider serait vous gâter. » Par bonheur, vous n'étiez pas seul pour traverser cette période douloureuse. Conformant votre vie aux idées que prêchent vos ouvrages, vous vous êtes marié à vingt ans. Le respect m'interdit de dévoiler ici tout ce que fut pour vous celle dont votre heureux choix fit la compagne de votre existence; du moins puis-je révéler, puisque vous l'avez dit vous-même, quelle main pieuse recopiait, chaque soir, les pages écrites par vous dans les loisirs de la journée, quel tendre réconfort, après les vaines attentes dans l'antichambre des théâtres, vous accueillait sur le seuil du logis, pour calmer votre fièvre et relever votre courage. Ne regrettez jamais ces heures difficiles du passé. Elles vous ont appris la douceur, elles vous ont appris la bonté. C'est le souvenir des déceptions d'antan qui fait qu'à l'heure présente vous n'avez guère le cœur de rendre sans les lire les manuscrits qu'on vous apporte. C'est le souvenir de vos tristesses qui répand dans votre œuvre ce que nous y sentons d'apitoiement sur la misère d'autrui.

Il fallait vivre cependant. Une occasion s'offrit, qui vous en donnait les moyens, sans renoncer à la littérature. Pendant sept ans, à Dieppe, à Rouen, vous exercez l'emploi de rédacteur en chef de journaux politiques, apportant, comme toujours, à votre nouvelle besogne cette

conscience, cette sincérité, cet appétit du bien dont vous ne sauriez vous défaire. Je me souviens d'avoir lu quelque part que certaines de vos pièces portaient trace de votre passage dans la rude profession d'improvisateur quotidien. Pour moi, je suis surtout frappé de ce que vous avez su en tirer d'avantages : la variété dans les sujets, la netteté dans l'exposition, la hardiesse à vous attaquer aux plus graves et brûlantes questions, et, mieux encore que tout cela, cet instinct de l'actualité qui, parmi la foule des problèmes proposés à votre attention, vous fait aller aux plus urgents, vous fait frapper aux points les plus sensibles, atteindre au plus vif les plaies les plus saignantes. Vous laissez à d'autres confrères les abstractions philosophiques, les sujets éternels ; vous n'avez pas écrit *la Course du flambeau*. Vous n'appliquez guère davantage votre pénétration aux subtilités passionnelles, au mystère des crises d'âme et des cas de conscience. Mais vous cherchez avec ferveur, vous discernez avec sûreté, l'abus, l'erreur, le vice, dont souffre, au jour présent, la société contemporaine, et vous dévoilez d'une main ferme le mal caché qui nous menace. La plupart de vos pièces sont venues à leur heure, et c'est une des raisons de leur très légitime succès.

Votre séjour dans le pays normand a, d'une autre façon encore, mis son empreinte sur vos ouvrages. Vous lui devez cette connaissance parfaite, que j'indiquais tout à l'heure en passant, des mœurs, de la vie de province, et c'est ce qui vous a permis de renouveler la galerie des figures que nous avons accoutumé de voir défiler sur la scène. La majeure partie de vos pièces sont des comédies

provinciales, dont les héros, dépeints d'après nature, évoluent dans un cadre d'une minutieuse exactitude. Quelles silhouettes ressemblantes, quels types vivants, inoubliables, que la plupart des personnages de *L'Engrenage*, des *Bienfaiteurs*, des *Trois filles de M. Dupont* ! Vos facultés d'observation étaient sans doute ici aidées par vos affinités et vos goûts naturels. En dépit de votre origine, vous n'êtes guère Parisien, si l'on entend par là que vous êtes peu enclin au ton, à la gouaillerie et — qu'on me passe le terme — à la blague du boulevard. Non par impuissance à comprendre et à manier cette langue spéciale. Certaine série d'échos humoristiques publiés dans le *Figaro*, et dont j'ai gardé la mémoire, ont jadis témoigné qu'il ne tenait qu'à vous d'être aussi boulevardier qu'un autre. Mais là n'était pas votre voie. Vous y avez vite renoncé, et vous vous êtes fait provincial, ou plutôt rural, d'adoption. Quand la fortune vous a souri, l'emploi de vos premières épargnes fut de vous construire une demeure dans un site lointain de Provence, un site alors presque désert, mais si pittoresquement choisi que, peu d'années plus tard, une grande route y passait, sillonnée de voitures, de bicyclettes, d'automobiles, et que des groupes de touristes curieux venaient, à votre grand chagrin, heurter à votre seuil. En vain, gravez-vous sur la porte ces mots : *Je suis venu ici pour être seul*, et, pour leur donner plus de poids, les signez-vous du nom respecté d'Ézéchiél. Rien n'y fait. Pour trouver le calme, il faut déplanter votre tente, vous réfugier dans une contrée rustique, parmi des populations agricoles.

Dans ce dernier asile, vous avez mis beaucoup de votre cœur, car vous aimez la terre et ceux qui vivent près

d'elle, ceux qui n'ont guère d'autre souci que les événements naturels, la pluie, la grêle ou la gelée. Vous comprenez aisément ces âmes simples, et vous savez les attirer à vous. Que dis-je? Vous êtes agriculteur vous-même; vous savez qu'à tel champ convient telle espèce de culture; vous vous connaissez aux engrais; votre joie la plus vive, après celle d'avoir lu pour la première fois votre nom sur l'affiche d'un théâtre, a été de le voir inscrit sur le revers d'un sac de blé. Irai-je encore plus loin dans la révélation de vos goûts bucoliques? On m'a affirmé de bonne part — excusez ce détail intime — que vous étiez, à vos heures de loisir, un adepte fervent de la pêche à la ligne. Mais vous êtes un pêcheur d'un genre particulier : votre plus grand chagrin est quand un poisson importun, en mordant sottement à l'amorce, se permet de troubler votre méditation. Ce qui vous plaît dans ce sport innocent, c'est le prétexte à rêver de longues heures, au bord d'une eau dormante, l'esprit tranquille, la cervelle en repos et l'œil vaguement fixé sur le bouchon flottant.

J'en ai dit plus qu'il ne fallait pour justifier ce que j'avais tout à l'heure sur l'harmonie constante entre votre vie et votre œuvre. Cette concordance était déjà sensible dans le premier de vos ouvrages qui ait vu le feu de la rampe. L'histoire de ce début mérite d'être contée. Il y aura bientôt vingt ans, un directeur de théâtre, à Paris, reçut un manuscrit signé d'un nom qu'il n'avait jamais entendu. Il eut la curiosité de le lire, il accourut à Rouen, vous vit, promit de jouer la pièce, et tint religieusement parole. La salle où il vous offrait un abri fai-

sait grand bruit, à cette époque, dans le monde parisien, objet de scandale pour certains, d'enthousiasme pour d'autres et de curiosité pour tous. On a compris qu'il s'agit du *Théâtre-Libre*, déjà en plein essor, assez récent toutefois pour que ses habitués eussent gardé la mémoire de son humble origine, de cette espèce de grange située dans une ruelle de Montmartre et pompeusement appelée l'Élysée des Beaux-Arts, où, sur des planches improvisées, dans des décors fabriqués à la diable, avec des costumes de rencontre, et devant des banquettes si dures que les spectateurs empilés pouvaient se dire avec fierté martyrs de l'art révélé sur la scène, un modeste employé du gaz, à la tête d'une troupe d'amateurs, amusait d'abord ses loisirs à jouer la comédie, puis, peu à peu, sous l'action d'une flamme intérieure, haussait son ambition à rajeunir les vieilles formules, à guider vers des voies nouvelles la littérature dramatique.

Cette ardeur révolutionnaire se tempérerait pourtant d'un intelligent éclectisme. Deux genres de pièces, deux genres opposés l'un à l'autre et n'ayant d'autre lien qu'une semblable infortune — à savoir les pièces de poètes et les pièces réalistes — languissaient, en ce temps, dans l'attente d'un public. L'audacieux novateur convia les unes et les autres au festin. A son appel, vieux romantiques et jeunes naturalistes tressaillirent d'allégresse. Il apportait la consolation aux premiers, aux seconds l'espérance. Ce fut surtout à la jeunesse, comme il est ordinaire, que la fortune accorda ses faveurs. Vainqueur dans le roman, jusqu'alors le naturalisme n'avait pas conquis le théâtre. Non que la formule

réaliste n'eût jamais affronté les planches; Becque avait fait *La Parisienne*; mais, sauf d'assez rares exceptions, l'école nouvelle n'avait pas encore rencontré une salle et un public. Grâce au Théâtre-Libre, elle prit une éclatante revanche. Elle eut, il faut l'avouer, le triomphe insolent. Sous prétexte de vérité, on ne nous montra plus de la nature humaine que les plus répugnants ou les plus effrayants aspects. Ce fut l'âge héroïque du pessimisme outré, de la « roserie » féroce et de l'horreur macabre. Et l'auditoire acceptait tout; il n'avait ni nausées, ni protestations, ni révolte, pareil à ce bourgeois candide qui, d'après la légende, écoutait jadis, sans broncher, les effarantes confidences de Baudelaire : « Avez-vous mangé de la cervelle de petit enfant? Cela ressemble à des cerneaux, et c'est excellent! »

Au plus fort de cette crise, vous apparûtes, Monsieur, vos *Ménages d'artistes* à la main. Si habitué qu'il fût aux fantaisies de ses fournisseurs attitrés, le directeur, en vous lisant, n'avait pu réprimer un sursaut d'étonnement, car cette œuvre d'un débutant était d'une nouveauté troublante, d'une témérité prodigieuse et touchant à l'extravagance. L'auteur, — le croirait-on? — défendait sans vergogne la morale contre le caprice, la famille contre le désordre; on y voyait un intérieur bourgeois que ne souillaient pas tous les vices; toutes les vertus n'étaient pas réfugiées sur les hauteurs sacro-saintes de la Butte. Comme, en dehors de ces hardiesses, la pièce ne manquait pas de force dramatique, qu'elle renfermait plusieurs scènes bien venues, les spectateurs, d'abord surpris, s'accommodèrent tant bien que mal de cette honnêteté scan-

daleuse. Le succès fut même assez vif pour vous encourager à passer à la récidive.

Votre premier essai avait été un coup d'audace; le second fut un coup de maître. Ce fut une soirée triomphale que celle où vint au monde cette inoubliable *Blanchette*, jouée, depuis, cinq ou six cents fois sur toutes les scènes de l'ancien et du nouveau monde. La pièce est-elle, comme l'ont cru certaines gens, dirigée contre l'instruction, contre l'ascension des classes pauvres? Non certes, pas plus que *L'Évasion* n'est dirigée contre la science. Elle se borne à prendre à partie cette superstition un peu naïve qui fait de l'instruction une infaillible panacée, à tracer le tableau réel et saisissant des ravages que peut exercer, dans un cerveau médiocre, un enseignement qui dépasse sa capacité naturelle. Fénelon disait déjà de l'esprit des jeunes filles : « Dans un réservoir si petit et si précieux, on ne doit verser que des choses exquisés. » Vous ne faites qu'appliquer à la démocratie le prudent conseil de Fénelon. Aujourd'hui comme alors, le grand art de l'éducation consiste à doser le savoir d'après la force intellectuelle de celui auquel on l'inculque. Exagérer la dose, c'est faire des déclassés, espèce lamentable entre toutes. Tout être a droit de chercher à s'élever au-dessus de sa condition et de son milieu d'origine, pourvu qu'il soit, par le cœur et l'esprit, supérieur à ce milieu et à cette condition. Ces simples vérités, trop souvent méconnues, sont celles auxquelles vous apportiez l'appui d'un lumineux bon sens, d'une observation pénétrante, d'une puissance dramatique qui, dès la première scène, prend le spectateur aux entrailles et le mène tout haletant jusqu'à la scène finale.

Le retentissement de *Blanchette* n'eut pas seulement pour résultat de vous mettre hors de pair, de faire, d'un nom hier obscur, un nom déjà presque célèbre, mais il marqua, pour ainsi dire, une date dans l'histoire du théâtre. L'heure avait, en effet, sonné où le public, si longtemps bénévole, commençait, sans s'en rendre compte, à se lasser des mets faisandés et poivrés dont on l'avait, depuis plusieurs années, exclusivement nourri. Certaines personnes, particulièrement perspicaces, se demandaient si, dans la vie, il n'existe vraiment que des gredins, des escrocs et des filles, s'il ne s'y trouve aussi parfois de ces êtres moyens, qui, sans prétendre à la perfection absolue, méritent pourtant moins de mépris et de haine que les autres, et qu'on appelle les honnêtes gens. Vous vîntes à point nommé pour justifier cette découverte, et vous eûtes, du même coup, comme la révélation de la voie que vous deviez suivre. Auprès des pièces frénétiquement cruelles, auxquelles répugne votre cœur, et des pièces de simple amusement, qui ne peuvent lui suffire, germe dans votre esprit la notion du « théâtre utile », qui n'est pas tout à fait le théâtre d'idées, et dont la fonction essentielle est moins de faire penser que de faire mieux agir. Vous limitez votre horizon, pour l'embrasser plus aisément ; vous spécialisez votre action, pour la rendre plus efficace.

Dans cet ordre d'idées, les grands sujets ne manquaient pas. Les grands sujets, d'ailleurs, ne manquent jamais à qui les cherche. On pourrait même dire qu'ils foisonnent, qu'il n'est qu'à étendre la main pour les saisir au vol. Mais, pour les traiter avec fruit, il faut des qualités, des dons, même des vertus, qui ne sont pas l'apanage du vul-

gaire. Il y faut d'abord de la foi : pour convertir autrui, il faut être croyant soi-même ; un apôtre ironique serait un déplorable apôtre. Il y faut une espèce de bravoure ingénue qui ne tient pas compte du danger, qui affronte sans fléchir le sourire moqueur des sceptiques. Il y faut, enfin et surtout, assez de force et de talent pour être original dans un domaine où la banalité vous guette, pour échapper à cette morne froideur qui est l'écueil propre aux *moralités*, comme les appelaient nos pères, pour y souffler la flamme, le mouvement et la vie. Foi, courage et vigueur, ce sont, Monsieur, vos caractéristiques. Quelle que fût votre modestie, vous en aviez conscience. Comment eussiez-vous hésité à marcher de l'avant ? Vos amis, dès cette heure, vous avaient baptisé « le Tolstoï du faubourg du Temple » ; comment n'eussiez-vous pas tâché à justifier un si glorieux surnom ?

De cette source d'inspiration procède la longue série des pièces sur lesquelles s'est fondée votre célébrité. Toutes ont pour origine l'observation d'un vice ou d'un fléau social, dont un examen réfléchi, ou quelquefois un fait récent, vous a démontré le danger. Par exemple, vous êtes frappé de la déformation produite, en quelques âmes faibles et sans défense, par la pratique du métier politique, des compromissions de conscience auxquelles elles se laissent entraîner, et vous écrivez *L'Engrenage*, cet impitoyable tableau des mauvaises mœurs parlementaires. Vous remarquez à quels abus peut donner lieu l'exercice de la charité ; il vous déplaît que le malheur d'autrui ne soit pour certaines gens qu'un prétexte de fêtes, de toi-

lettres et de bavardages, que l'on danse pour un incendie, qu'on organise une comédie pour une inondation et des tableaux vivants pour un tremblement de terre; et vous démasquez âprement, dans votre pièce des *Bienfaiteurs*, cette hypocrite profanation de la charité véritable. Loin de vous la pensée de condamner la bienfaisance; mais vous estimez que l'aumône, faite sans chaleur et sans élan, ne remédie et ne suffit à rien, qu'il faut, comme dit Pascal, « servir les pauvres pauvrement », avec cette grâce discrète, cette douceur attendrie, qui ajoutent au bienfait comme un rayonnement de bonté.

On vous raconte un jour l'histoire d'un nouveau-né succombant faute de soins, dans un lointain village, tandis que la mère, à Paris, alimente de son lait un enfant étranger. Votre imagination s'échauffe et votre cœur s'émeut. Vous vous représentez les suites cruelles qu'entraîne, dans les pays où elle fleurit, l'industrie nourricière, dépérissement du petit campagnard, fainéantise et débauche du mari, démoralisation de la femme, jetée dans un milieu nouveau et dans l'éblouissement d'un luxe corrupteur. De là *Les Remplaçantes*, dont la sévère leçon est égayée d'un croquis de mœurs villageoises que n'eût pas renié Maupassant. Enfin, et je veux terminer par là ce rappel incomplet de vos heures de triomphe, vous vous haussez, dans *La Robe rouge*, à la satire d'une grande institution sociale, et vous vous en prenez à la magistrature. L'attaque est vive, mordante, mesurée cependant, d'autant plus redoutable. Nulle vénalité chez vos juges, point de malhonnêteté consciente; mais la « fièvre de l'avancement » qui fausse la droiture naturelle, la justice regardée comme

un métier qui doit nourrir son homme, et la routine enfin, qui fait du magistrat un simple rouage automatique de la grande machine à punir. Et sans doute ces faiblesses sont un peu celles de toutes les professions, mais combien plus graves et dangereuses, lorsqu'il s'agit d'une mission effrayante, sacrée, presque divine, lorsqu'il s'agit d'hommes qui tiennent en leurs mains l'honneur, la liberté, la vie de leurs concitoyens ! La thèse est passionnante, l'action sobre, rapide et du plus poignant intérêt. Jamais, je crois, comme en cette pièce, ne se sont affirmés vos dons de dramaturge ; aucune ne montre plus à découvert votre cœur généreux, rude aux puissants et tendre aux misérables. En la relisant récemment, il me venait à la mémoire cette belle sentence de La Bruyère : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger l'ouvrage : il est bon, et fait de main d'ouvrier. »

Malgré le succès triomphal et durable de *La Robe rouge*, ce n'est pas, assure-t-on, votre œuvre préférée. Semblable à ces parents qui chérissent d'une spéciale tendresse ceux de leurs rejetons dont l'enfance fut malingre, la croissance difficile, vous avez une prédilection pour d'autres pièces dont les débuts furent moins heureux, mais les suites plus fécondes. J'entends par là celles de vos comédies qui relèvent du genre médical, celles où l'homme de théâtre s'efface un peu devant le sociologue, où, contrairement à votre méthode habituelle, le dialogue, par endroits, cède la place à la conférence : *Maternité*, *Les Avariés* surtout, la pièce fameuse dont, à cette place, je ne dirai qu'une

chose, c'est qu'elle a enrichi la langue d'un vocable nouveau et nous a permis de traiter, jusque dans les milieux mondains, un sujet jusqu'alors réservé aux cliniques. Cette considération, Monsieur, n'est pas celle qui vous touche. Vous vous glorifiez, bien plutôt, des résultats amenés par ce retentissant appel. Peut-être, à cet égard, devez-vous quelque gratitude aux scrupules administratifs qui entravèrent pendant un temps la pièce. Le bruit fait par l'interdiction n'a-t-il pas servi votre cause mieux que le plus éclatant succès ? Et la censure, maintenant défunte, ne fut-elle pas, cette fois encore, la plus utile collaboratrice de l'auteur ?

Tant de problèmes ardues que vous abordez sur la scène, vous n'avez pas la prétention de les résoudre à vous tout seul. Il vous suffit d'en montrer l'importance et de les exposer sous un jour saisissant. Vous êtes celui qui sonne le tocsin. Vous apportez à cette tâche méritoire la plus sincère ferveur, la plus robuste santé d'âme et, pardonnez-moi l'expression, une tranquille bonhomie qui y ajoute une note charmante. Vous avez la faculté rare — rare en tous temps, mais surtout de nos jours — de discerner le bien du mal, et, ce qui est plus rare encore, vous ne rougissez pas de ce discernement. C'est peut-être par là que vous prouvez le mieux cette intrépidité candide que je louais tout à l'heure. Il ne faut pas cependant s'y tromper. Qu'on vous appelle l'« honnête Brieux », le « Brieux des bonnes gens », cela n'est pas pour vous déplaire. Mais vous n'avez rien d'un Berquin. Pour être saine, morale, édifiante si l'on veut, votre œuvre n'est ni

fade ni timide. Vous n'écrivez pas pour jeunes filles. Vous n'êtes pas « Bibliothèque rose » ; on peut m'en croire, je m'y connais. Nul peut-être, au contraire, n'a manié d'une main plus osée les plaies les plus secrètes, n'est descendu d'un pied plus ferme dans les plus ténébreux bas-fonds. Réaliste, vous l'êtes par une certaine rudesse de forme, par une certaine audace dans le choix des sujets, et pessimiste aussi, par le regard sans illusion que vous jetez sur les misères humaines. Mais, observait Brunetière, est-on véritablement pessimiste, quand, « en trouvant que tout va mal, on travaille en même temps à faire que quelque chose aille mieux ? » Lorsque vous pénétrez dans l'écurie d'Augias, ce n'est pas « pour y ajouter », comme on l'a dit d'un autre, mais pour y faire passer un souffle vivifiant, un large flot limpide et purificateur. Votre pessimisme apparent est tout imprégné de pitié, et votre réalisme est tout ennobli d'idéal.

Que cette conception du théâtre soit belle, élevée, logique même entre toutes, je n'entends pas y contredire. De bons esprits pourtant se sont fait de l'art dramatique une idée différente, et s'appuient sur des arguments qui ne sont guère moins persuasifs. La vérité, disent-ils, est, par essence, étrangère au théâtre ; quoi qu'on puisse dire et faire, il demeurera toujours le royaume de la convention. Le spectateur le sait mieux que personne ; ce qu'il y vient chercher, c'est bien moins une leçon que l'oubli passager des tristesses, des laideurs et des platitudes quotidiennes, une sorte d'alibi pour échapper aux griffes des réalités angoissantes. L'émouvoir, le charmer, le promener au pays

des fictions enchantées, c'est le rôle bienfaisant de l'auteur dramatique. Il n'est ni le censeur du vice, ni le conseiller du devoir, mais le doux vendeur d'illusion, l'évocat du rêve, le consolateur de la vie. Si l'on reproche à cette définition ce qu'elle comporte de frivolité, ses défenseurs ne reculent pas devant l'accusation. Il ne faut pas, à les en croire, médire de la frivolité. Elle n'est souvent que la forme la plus aimable, la plus souriante de la sagesse. C'est une manière de crier au Destin : « Je me soumets à tes caprices, mais je n'en suis pas dupe, je me refuse à les prendre au tragique. » C'est, en face de la vie mauvaise, une attitude faite de fierté, de résignation élégante et de ce que jadis on appelait la crânerie française. Renan disait qu'un jour viendrait peut-être où la plus haute philosophie du monde aboutirait à un ballet, et Voltaire assurait que, si l'on n'était un peu frivole, on se pendrait tous les matins...

Le charmant écrivain dont vous occupez le fauteuil appartenait à cette seconde école. Tout l'y prédisposait : d'abord sa nature et ses goûts, ensuite le temps et le milieu où se formèrent son âme et son cerveau. Impressionnable, délicat, les nerfs à fleur de peau, et frissonnant au moindre choc, il lui fallait, pour s'épanouir, la contagion de la gaieté d'autrui, le rayonnement d'une atmosphère de joie. Par la hâte de jouir du présent, où se mêlait l'angoisse vague du lendemain, il était bien de cette génération qui aurait pu prendre à son compte le mot d'un contemporain de Louis XVI : « Nous avons l'air de nous divertir par prudence, comme ces gens qui s'approvisionnent contre la disette. »

Encore qu'il n'eût que trente-six ans lorsque éclata la guerre, Ludovic Halévy demeura toute sa vie le type le plus accompli et le plus finement distingué du genre Second Empire. Avec sa mise soignée, son allure réfléchie, sa discrète affabilité, son air sérieux et un peu froid légèrement teinté d'ironie, sa parole rare et réservée, il conservait le pli du fonctionnaire correct qu'il fut durant de longues années. Dans le tableau que vous avez tracé de son adolescence, vous avez justement rappelé comment, par atavisme, il se rattachait au théâtre, et constaté sa vocation précoce. Il est certain qu'à quatorze ans, il avait ses entrées à l'Odéon, à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, et, qu'en tunique de collégien, il jetait son nom en passant aux contrôleurs déferents et surpris. Mais il est non moins vrai qu'à dix-neuf ans il débutait dans l'administration et qu'une vingtaine d'années plus tard, — vous nous l'avez appris vous-même, — il était décoré en qualité d'« ancien chef de bureau ». Au moral autant qu'au physique, un pareil stage n'est pas sans laisser une empreinte, et j'y attribue, pour ma part, dans une certaine mesure, ce qu'il garda toujours de tenue, de méthode et d'ordre dans la fantaisie.

N'exagérons rien cependant. La muse comique le travaillait dès lors, et le vaudevilliste perçait sous l'administrateur. Secrétaire-rédacteur au Corps législatif, il avait peine à s'empêcher d'égayer de quelques couplets les graves discours parlementaires et songeait au compositeur qui pourrait les mettre en musique. Lors d'un voyage qu'il fit avec son chef Villemain, pour étudier l'esprit de seize départements, Villemain rapporta seize rapports, Halévy une pièce en trois actes.

C'est à cette comédie — elle s'appelait *La Fille d'un Mécène* — qu'il dut ses premières amertumes. « Il est, écrivait Legouvé, trois états où il faut une patience angélique : jardinier, marin et auteur dramatique. » Comme vous, Monsieur, Ludovic Halévy en fit la cruelle expérience. Le directeur de l'Odéon, Royer, auquel il apporta sa pièce, lui dit : « Ce serait charmant au Gymnase. » Ce à quoi Montigny, directeur du Gymnase, répliqua : « Ce serait tout à fait l'affaire de l'Odéon. » Si bien que *La Fille d'un Mécène* échoua dans un tiroir. Même sort, à quelques mois de là, pour un roman intitulé *Le petit bossu de Nizerolles*, qu'il présenta successivement à deux directeurs de journaux. « C'est un peu court pour un roman », fit l'un. « C'est un peu long pour une nouvelle », fit l'autre. Et le *Petit Bossu* rejoignit la *Fille d'un Mécène* au fond du tiroir funéraire où tous deux dorment côte à côte.

S'il eut, bientôt après, grâce aux vellétés dramatiques de Morny, la chance de rencontrer, en son chef hiérarchique, le plus puissant des collaborateurs, la vraie bonne fortune de sa vie, comme vous l'avez rappelé, fut le hasard qui plaça sur sa route l'homme dont, pendant vingt ans, le nom sera le complément du sien. Vous avez hésité, par un respectable scrupule, à sonder le mystère d'une si heureuse et féconde association, à chercher la part de chacun dans l'œuvre et dans la gloire communes. Mon métier d'historien, sans doute, me rend un peu plus indiscret, et je m'en sens à l'avance excusé par certaines demi-confidences échappées, aux heures d'expansion, à Halévy lui-même, des confidences dont la sincérité

n'appelle de restriction que leur excessive modestie. Dans cette procréation à deux, dont le mécanisme subtil est peu accessible aux profanes, la virilité de Meilhac, à première vue, s'affirme comme prépondérante. Le plus souvent, c'est lui qui tient la plume, lui qui imagine le sujet, qui trace le canevas de la pièce, qui esquisse les situations et les scènes capitales. Mais c'est ici qu'intervient Halévy, avec ses dons de finesse pénétrante et d'observation réfléchie, accrus et aiguisés par la fréquentation des milieux parisiens et la pratique intelligente du monde. Il sème dans le dialogue les traits de mœurs, ces mots charmants qui, sous une apparence légère, contiennent souvent tant de philosophie, qui animent les figures les plus audacieusement comiques de cette vérité générale, de cette réalité vivante, sans lesquelles aucune œuvre ne saurait subsister dans la mémoire des hommes. C'est Halévy, n'en doutez pas, qui fait dire à Henriette dans la *Petite Marquise* : « Un homme qui se traînait à mes pieds pour obtenir une heure de ma vie!... Je lui apporte ma vie tout entière, et il n'en veut pas! » Et n'est-elle pas signée de lui, cette phrase où l'amie de Froufrou, la baronne de Cambri, dévoile si joliment les causes et marque les limites de son honnêteté conjugale : « Je croyais avoir affaire à une femme raisonnable, à une femme comme moi... parce que moi, voyez-vous, si l'on venait me parler sérieusement d'aimer un autre homme que M. de Cambri, ce serait absolument comme si, après que j'aurais reçu cinquante coups de bâton par devoir, on venait me proposer d'en recevoir cinquante autres par plaisir. Voilà mes principes! »

C'est encore Halévy qui, dans les ouvrages les plus gais, — *La Cigale* ou *La Périchole*, — sait placer à propos la touche légère de sensibilité qui, après l'explosion du rire, rafraîchit doucement la paupière d'une petite larme sans chagrin, pareille à la rosée du soir après l'éclat rude du midi. Mais son plus bel apport est cette mesure parfaite et ce tact délicat, qui disciplinent la fantaisie, tempèrent l'exubérance, retiennent les plus folles inventions au point précis où le vaudeville se distingue de la farce, le bouffon de l'extravagant. Et c'est ainsi que, par une image ingénieuse, on a pu comparer l'œuvre des deux amis à une pendule harmonieusement réglée, dont Meilhac serait le ressort et Halévy le balancier.

A cette police du goût qu'Halévy exerçait avec une fermeté discrète est due sans doute la solide popularité de la plupart des pièces de la première période, ces opérettes presque classiques, d'une verve surveillée, d'une forme toujours littéraire, subversives sans malice, irrespectueuses sans âpreté et satiriques sans amertume. On se souvient encore, après bientôt un demi-siècle, du formidable applaudissement qui accueillit *La Belle Hélène*, *Les Brigands*, *La Vie parisienne*, cette *Grande-Duchesse* surtout, pour laquelle, assure-t-on, les rois, avant d'arriver à Paris, retenaient une loge par dépêche, et dont la célèbre interprète, se présentant un jour à l'entrée de l'Exposition réservée aux têtes couronnées, n'avait qu'à décliner ses nom et qualités pour voir toutes les portes s'ouvrir, le tambour battre aux champs, le poste présenter les armes à l'impérieuse souveraine du duché de Gérolstein !

Temps corrompus ! Théâtre corrupteur ! gémissent certains moralistes, qui oublient de se demander si nous sommes assez sûrs de notre austérité pour avoir bonne grâce à médire de la légèreté de nos pères. Et sans doute, dans ces opérettes, couplets narquois et dialogues croustilleux n'épargnent guère la gravité des institutions séculaires et des vénérables principes. Mais ne peut-on soutenir qu'un peu d'irrévérence est parfois une utile épreuve pour expérimenter la force des remparts sociaux et la solidité des dogmes ? S'il suffisait d'une plaisanterie pour mettre à bas un édifice, c'est qu'il aurait la consistance de ces ballons d'enfant que dégonfle une piqûre d'épingle.

D'ailleurs, dans la seconde moitié de sa carrière littéraire, des œuvres d'un autre ordre allaient montrer chez Halévy, à côté du frondeur et du spirituel ironiste, le patriote et l'homme de bien. La guerre fut la première, la plus grande douleur de sa vie. Il en fut atteint à la fois dans sa santé physique et son humeur morale. Du grand bouleversement opéré dans son être, le témoignage direct est ce livre de *L'Invasion*, dont vous avez si bien compris ce qu'il révèle de secrète amertume et de souffrance contenue. On suit aussi la trace de cette évolution dans le ton différent de la plupart des comédies qui datent de cette période, comédies délicates où la fantaisie du sujet s'allie avec l'étude approfondie des caractères, où la gaieté se pare de grâce et se voile de mélancolie, où, sans grands mots et comme du bout des doigts, l'auteur fustige les ridicules et quelquefois les vices de ses contemporains.

Faut-il citer *La Veuve*, *La Petite Marquise*, *L'Été de la Saint-Martin*, *Froufrou* enfin, cette délicieuse incarnation de la Parisienne de ce temps-là, de sa petite âme capricieuse, amoureuse et sensible, capable des plus généreux élans, des plus déconcertantes folies, des plus inattendus retours ?

Mais où s'accusent surtout les traits de cette physiologie nouvelle, c'est dans les sept ou huit volumes qu'il publie coup sur coup lorsque, jugeant sa veine dramatique épuisée, il renonce à collaborer, dit adieu à la scène et se tourne vers le roman. Dans ces petits chefs-d'œuvre qui s'appellent *L'Abbé Constantin*, *Criquette*, *Mariage d'amour*, il verse les trésors de son âme douce et miséricordieuse aux humbles ; sans dogmatiser il enseigne, et il moralise sans prêcher. Il ose quelquefois plus encore, et il se lance un jour dans la satire politique et sociale. Vous avez défendu Ludovic Halévy du reproche d'avoir voulu faire, en créant la figure de Monsieur Cardinal, le procès de tout un parti. En un sens, vous avez raison. Monsieur Cardinal, homme privé, n'est représentatif d'aucun régime ni d'aucune opinion ; il n'est, hélas ! pas de parti qui ait droit de revendiquer le privilège de la vertu. Mais, en tant qu'homme public, il porte une étiquette. Nous le rencontrons tous les jours, le pionnier du progrès, qui estime que « la République, c'est le mouvement, le tumulte, la fièvre », que la France doit « toujours marcher », innover sans répit et bouillonner sans trêve, l'ombrageux citoyen, qui frémit de colère au passage d'une patrouille, rêve d'une armée « exclusivement civile ». Et qui ne le connaît surtout, le penseur affranchi qui, dans un mouvement

héroïque, se dresse sur le passage du Pape et le regarde fixement dans les yeux, « d'homme à homme » ?

Une seule chose nous surprend dans cette évocation vivante, c'est le dénouement de l'histoire, les déboires du héros, son insuccès final. Pour moi, j'en fais l'aveu, je suis toujours tenté de m'apitoyer sur son compte, je me sens prêt à m'écrier : « Je vous plains, monsieur Cardinal, encore plus que je ne vous admire. Vous fûtes un précurseur, gloire auguste, mais sort funeste. Vous êtes venu trop tôt dans un monde trop jeune. Si vous aviez attendu l'heure propice, de quel incomparable éclat n'eût pas brillé votre fortune ! Je suis pris de vertige quand je songe à ce qu'eût pu être la grandeur de vos destinées ! »

Cette excursion dans les régions épineuses de la politique demeure une exception dans l'œuvre d'Halévy. Par nature, il fuyait le fracas de la lutte. Quand, en pleine force de talent, il déposa sa plume, il ne chercha de refuge contre l'oisiveté que dans ce qui apaise, adoucit ou console, les lettres, les arts, l'amitié. Ce sage eût jusqu'au bout été un homme heureux, s'il n'eût été un homme sensible, d'une sensibilité frileuse et presque malade, au point, dans les dernières années, de s'opposer à la reprise de ses plus jolies comédies, par crainte d'une émotion, par frayeur d'un chagrin possible, si elles n'eussent retrouvé le succès d'autrefois. La paisible atmosphère des séances de l'Académie lui convenait mieux maintenant que l'air enfiévré des théâtres. Aussi s'y montrait-il assidu, laborieux, faisant son devoir en conscience. Parfois, pourtant, au sortir d'une grave discussion sur les prix d'éloquence,

de poésie ou de vertu, il éprouvait l'invincible besoin d'un léger délassement d'esprit. Il se rendait alors au théâtre des Variétés, s'asseyait à l'orchestre et assistait à une répétition. Les petites figurantes se demandaient entre elles : « Quel est ce monsieur si sérieux, avec une si belle barbe grise ? Et que vient-il faire par ici ? » L'une d'elles, mieux renseignée, nommait Ludovic Halévy, la gloire de la maison. Le nom volait de bouche en bouche, les curiosités s'allumaient, et, dès l'entr'acte, un essaim babillard s'empressait aux côtés de l'auteur de *La Belle Hélène*. A toutes, il distribuait de bonnes paroles, des encouragements bienveillants, et s'en allait ragaillardi, avec de la gaieté dans l'âme, vivifié d'avoir respiré comme un frais bouquet de jeunesse.

La jeunesse, il l'aima toujours. Au rebours des vieillards moroses qui ne vantent le passé que pour accabler le présent, il n'était jamais plus content que lorsqu'il découvrait dans la génération nouvelle une promesse de talent, une espérance d'avenir. Ne doutez pas, Monsieur, qu'il ait salué de grand cœur votre essor, qu'il ait goûté vos fortes productions et qu'il se soit réjoui de vos rapides victoires. Maintenant encore, dans le séjour élyséen où nous aimons à nous représenter ceux qui ont, par leurs œuvres, enchanté notre vie, j'imagine Halévy, en cette heureuse journée, s'associant sans réserve à la consécration qui récompense votre noble et fécond labeur. Du haut de l'Empyrée, l'auteur de la *Vie Parisienne* applaudit l'auteur de *Blanchette*. Autour de lui se pressent, sympathiques et souriantes, les figures légendaires qu'anima son gracieux génie : la Grande-Duchesse contresigne votre admission

au corps d'état-major de la grande armée littéraire; Froufrou, pour vous fêter, arbore sa plus pimpante toilette et son plus mirifique chapeau; et le bon abbé Constantin, d'un geste paternel, bénit vos justes noces avec l'Académie française.